# NOUVELLES RÉFLEXIONS SUR LA PRATIQUE DE L'INOCULATION.

*Par M. GATTI, Médecin-Consultant du Roi, & Professeur en Médecine dans l'Université de Pise.*



À BRUXELLES;

*Et se trouve à Paris,*

Chez MUSIER fils, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXVII.



# TABLE DES CHAPITRES.



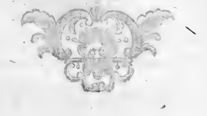


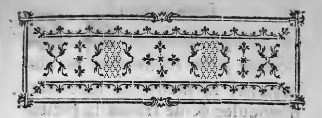
# ERRATA.

PAGE 90, *ligne* 11, l'inconvénient de la petite Vérole, *lisez* l'inconvénient de ne pas donner la petite Vérole.

*Pag.* 106, *lig.* 13, être plus forte, *lis.* être forte.







# NOUVELLES RÉFLEXIONS,

## *SUR LA PRATIQUE DE L'INOCULATION.*

## *INTRODUCTION.*

DANS le grand nombre d'ouvrages ſur l'Inoculation, qui ont été faits depuis près d'un demi-ſiécle, on remarque que les Auteurs ſe ſont preſque uniquement occupés de prouver l'utilité de cette Pratique, & point du tout,

ou presque point de la perfectionner, de rechercher & de prescrire la meilleure méthode d'inoculer & de traiter la petite Vérole inoculée. Cette foule d'Auteurs n'ont fait que répéter exactement les mêmes régles qu'on trouve dans ceux qui annoncerent l'Inoculation à l'Europe, il y a plus de cinquante ans, & la méthode d'inoculer enseignée dans les livres est restée toujours la même.

Tous ont prescrit à-peu-près les mêmes régles pour la préparation, pour la maniere d'insérer le virus variolique, & pour le traitement de la maladie.

Qu'on prépare avec un peu plus ou un peu moins de ri-

gueur; qu'on faſſe l'inſertion avec une inciſion ou avec un véſicatoire ; qu'on faſſe cette inciſion un peu plus ou un peu moins légere ; qu'on la faſſe aux jambes ou aux bras ; qu'on ſe ſerve d'un fil trempé dans le virus, ou ſimplement du virus frais, ou ſéché & réduit en poudre ; qu'on purge un peu plus ou un peu moins, tout cela revient au même, & ces petites différences ne ſont pas aſſez conſidérables pour qu'on puiſſe regarder les méthodes enſeignées juſqu'à préſent dans les livres, comme différentes au fond, & pour qu'on puiſſe leur attribuer la différence des ſuccès.

Il paroît cependant que cette

recherche de la meilleure méthode d'inoculer devoit précéder, ou au moins accompagner l'apologie de l'Inoculation ; car, si l'Inoculation, conduite d'une certaine maniere, étoit une pratique salutaire, & que maniée différemment, elle fût funeste à plusieurs de ceux qui s'y soumettroient, l'apologie de l'Inoculation perdoit toute sa force, à moins qu'on ne déterminât bien quelle méthode on prétendoit justifier.

Cette négligence des Ecrivains à rechercher & à faire connoître la meilleure méthode d'inoculer, pourroit faire croire qu'il n'y a réellement qu'une méthode, ou que, s'il y en a plu-

ſieurs, toutes ſont également bonnes ; que pourvu qu'on inſére la matiére variolique & qu'on donne la petite vérole, tout le reſte eſt indifférent, & que s'il y a des ſuccès plus ou moins heureux, s'il arrive même des accidents funeſtes, c'eſt à la nature & au hazard, c'eſt à l'Inoculation en général qu'il faut s'en prendre, & non pas à la méthode qu'on a ſuivie.

Des obſervations peu approfondies peuvent accréditer cette maniere de penſer. En parcourant les hiſtoires que nous avons de différentes Inoculations, faites en différens temps, en différens pays, on remarque qu'on a ſuivi la même méthode en apparence

& dans les Inoculations qui ont eu un ſuccès heureux, & dans celles qui en ont eu un mauvais, & même que ces régles ont été ſouvent plus exactement obſervées dans les Inoculations malheureuſes, que dans celles qui ont été les plus heureuſes.

Cependant il y a une bonne méthode d'inoculer, & il y en a de mauvaiſes. Il y a une méthode d'inoculer ſans danger pour le temps de la maladie, & ſans ſuite après la maladie. Il y en a qui mettent l'Inoculé dans un danger véritable, ou qui le rendent griévement malade, ou qui laiſſent après elles des incommodités quelquefois durables & fâcheuſes. Il y a une

méthode d'après laquelle des milliers de personnes seront inoculées sans qu'il en périsse une seule, & il y en a d'autres d'après lesquelles le rapport du nombre de ceux qui périssent avec ceux à qui l'Inoculation est salutaire, est assez grand pour effrayer & la tendresse d'un pere pour ses enfans, & l'homme courageux pour lui-même.

J'établirai cette assertion sur une seule preuve, mais qui sera sans replique.

On a inoculé l'année derniére, à Blanfort, petite ville auprès de Londres, 384 personnes, dont treize sont mortes, & une grande partie des autres a eu la petite Vérole confluente

& a été en grand danger de la vie.

Depuis deux ans, on a inoculé, dans le Comté d'Essex, plus de neuf mille personnes, sans qu'une seule en soit morte, ou qu'il soit arrivé le moindre accident.

J'ai choisi ces deux faits dans l'histoire de l'Inoculation, parce qu'ils nous offrent un grand nombre d'Inoculations à la fois. Ils sont récents & constatés d'une maniere authentique (*a*), & ils

(*a*) On a vu ces faits rapportés dans les Papiers publics de Londres, & l'on peut voir plus distinctement l'histoire des Inoculations faites dans le Comté d'Essex, dans un Pamphlet qui a pour titre *Inoculation Made easy*, *&c.*; & l'histoire des Inoculations faites à Blanford, dans un excellent Ouvrage que le

ſont arrivés chez une Nation voiſine, où l'on a ceſſé de diſputer ſi l'Inoculation eſt bonne ou mauvaiſe, & où, par conſéquent, l'on n'a plus à craindre que l'eſprit de parti défigure la vérité.

A juger de l'Inoculation par ces deux faits & par un premier coup-d'œil peu réfléchi, & en ſuppoſant que la méthode employée dans les deux exemples a été la même, & que la différence de ſuccès a été l'unique effet du hazard, on voit que tout le bien & tout le mal qu'on a dit de l'Inoculation ſeroit éga-

Docteur Baker vient de publier derniérement ſur cette matiere, & qui a pour titre, *Inquiry into the merits of Inoculating.*

lement fondé. L'Inoculation ſeroit une pratique ſalutaire : l'Inoculation ſeroit une pratique homicide ; & dans cette oppoſition de faits, l'homme ſenſé ſeroit forcé de demeurer en ſuſpens.

Mais, ſi la méthode n'a pas été la même, il faudra modifier ces deux propoſitions, & dire : l'Inoculation adminiſtrée ainſi, peut être dangereuſe ; & l'Inoculation adminiſtrée de telle autre maniere, eſt utile & ſalutaire.

Il paroît que cette derniere explication, eſt la ſeule que puiſſe admettre un homme attentif & ſans préjugés. Une différence ſi conſidérable dans les

succès, ne peut être l'effet du hazard ; elle doit être la suite d'une cause qu'on peut reconnoître & qu'il faut rechercher : cette cause ne peut être que la différence de la méthode. Si les Inoculés du Comté d'Essex ont été traités par une méthode différente de celle qu'on a suivie pour les Inoculés de Blanford, comme ils l'ont été en effet, ce premier soupçon se tournera en certitude, & nous prononcerons avec assurance que les premiers ont été traités par une bonne méthode, & ceux-ci par une mauvaise ; & par conséquent, qu'il y a une bonne méthode d'inoculer, & qu'il y en a de mauvaises.

Je ne crois pas qu'on trouve dans l'hiſtoire de l'Inoculation un autre exemple d'une différence auſſi grande dans le ſuccès de cette pratique, que dans les deux faits que je viens de rapporter ; mais on en trouve un grand nombre, où cette différence eſt aſſez marquée pour qu'on en puiſſe tirer la même conſéquence ; & quant à moi, quand tous ces faits me ſeroient inconnus, j'aurois été conduit au même réſultat par ma propre expérience.

J'ai ſuivi dans tout leur cours plus de mille Inoculations que j'ai faites moi-même, ou que j'ai vu faire. Il n'y a point de méthode connue, que je n'aie

employée dans ces Inoculations: il n'y a aucune des régles prefcrites, que je n'aie tantôt obfervée, tantôt entiérement négligée. Par un bonheur fingulier, je n'ai vu périr perfonne; mais tous les autres malheurs qu'on reproche à l'Inoculation, je les ai vu arriver.

Quelques-uns ont eu une petite Vérole confluente, qui les a mis en quelque danger.

D'autres ont eu avec la petite Vérole quelque autre maladie contagieufe.

Plufieurs ont eu des fuites trèsfâcheufes, comme des plaies qui ont duré long-temps, des éréfipeles, des abfcès, des dépôts.

Enfin, quelques-uns, persuadés que l'Inoculation qu'ils venoient de ſubir, les mettoit à l'abri de la petite Vérole, l'ont eue enſuite naturellement.

Malgré ces malheurs, j'ai continué de prêcher & de pratiquer l'Inoculation, parce qu'ils ſont infiniment moindres que ceux auxquels on s'expoſe en attendant la petite Vérole naturelle, & parce que les plus fâcheux d'entre ces accidens me ſont arrivés plus rarement qu'à la plupart des autres Inoculateurs.

Aidé de cette expérience & de mes réflexions, je crois avoir ſucceſſivement découvert l'origine de tous ces accidents, & reconnu que tous ont été la ſuite néceſ-

faire des pratiques que j'avois suivies. J'ai vu que, si j'avois eu une meilleure méthode, tous ceux que j'ai inoculés & qui étoient susceptibles de la petite Vérole, tous sans exception auroient eu une petite Vérole bien caractérisée, extrémement légére & benigne, sans aucun accident, sans aucune autre maladie, sans aucune suite.

J'ai vu, enfin, que ce sont les régles généralement prescrites & reçues par tous les Inoculateurs, qui m'ont égaré, & qu'une méthode contraire m'auroit toujours bien conduit, comme elle m'a bien conduit en effet toutes les fois que je l'ai suivie.

En parcourant l'histoire des

Inoculations faites par les autres, en examinant leurs bons & mauvais succès, je me suis persuadé de cette même vérité, & ce petit Ouvrage est le résultat de ces expériences & de ces réflexions.

Le but que je m'y propose, n'est donc plus de justifier l'Inoculation, mais de rechercher la meilleure méthode d'inoculer.

Ce n'est pas pour les gens du monde que j'écris, mais pour les gens de l'art, & particuliérement pour ceux qui ont quelque expérience dans l'Inoculation. Il n'y a qu'eux qui puissent juger & évaluer ce que je dis : il n'y a qu'eux qui puissent faire passer dans l'esprit du Public les vérités que j'expose ; car en Mé-

decine, le Public ne pense pas d'après lui même, mais d'après les Médecins.

La méthode que je présente ici, ne sera donc regardée, comme il me semble qu'elle mérite de l'être, que lorsque les Médecins eux-mêmes l'auront adoptée & mise en pratique.

Mais comment aurois-je cette espérance ? mes idées sont entiérement différentes des idées reçues ; les régles que je prescris sont diamétralement opposées à celles qu'on a suivies jusqu'à présent : en un mot, je me propose de prouver qu'il faut penser tout le contraire de ce qu'on a pensé, & qu'il faut faire tout le contraire de ce qu'on a fait.

Depuis que l'Inoculation eſt connue en Europe, tous les Inoculateurs ont conſtamment répété que les avantages eſſentiels de la petite Vérole inoculée ſur la naturelle conſiſtoient, 1°. dans la préparation ; 2°. dans l'iſſue que l'on donne à l'humeur variolique, par les plaies qui ſe forment à l'endroit de l'inſertion ; 3°. dans les ſecours que l'art peut donner à cette maladie, qui eſt connue dès l'inſtant même qu'elle ſe manifeſte.

Ce ſont ces trois avantages qu'on a fait toujours valoir, quand on a vanté l'Inoculation : ce ſont ces trois avantages qui ont amené une partie du Public à cette pratique ; & c'eſt pour

en jouir que les perſonnes les plus ſenſées ſe ſont fait inoculer, ou ont fait inoculer leurs enfans. Or, j'eſpere démontrer dans le cours de cet Ouvrage, que ces trois avantages prétendus ont été juſqu'à préſent des obſtacles puiſſants à la perfection de l'Inoculation & la véritable ſource de preſque tous les malheurs qui ont retardé ſon établiſſement.

Tous les Médecins ont dit: préparez le Sujet, procurez un écoulement à la matiere, prodiguez vos ſoins & les ſecours de l'art lorſque la maladie ſe déclare.

Et moi, je dis: ne préparez pas, ne donnez point d'iſſue à

la matiere variolique, & lorsque la maladie est arrivée, abandonnez le malade à la nature.

J'annonce d'avance ces propositions, qui doivent paroître des paradoxes absurdes, pour que le Lecteur se mette en défiance, & examine avec plus d'attention.

Si j'ai raison, je n'espere pas que tous les gens de l'art en conviennent, au moins d'ici à long temps.

Mais je l'espere de ceux qui, par leurs lumieres & par leur vertu, sont au-dessus des préjugés. Je l'espere du temps, qui tôt ou tard fait taire la passion & dissippe les préventions : que si je suis privé de cette

consolation, je trouverai toujours la récompense de mon travail dans le témoignage que je puis me rendre d'avoir cherché le bien des hommes & la vérité.

La doctrine que je me propose d'établir dans cet Ouvrage, est si simple, que je pourrois l'exposer en un petit nombre de pages; mais je dois la développer & l'appuyer de quelques explications, qui lui serviront de preuves & qui contribueront à dissiper des préjugés qui la combattent encore dans l'esprit de beaucoup de personnes.

Je partagerai ce que j'ai à dire en trois parties. La premiere traitera de la préparation; la

feconde de l'infertion ; la troifieme du traitement de la maladie.

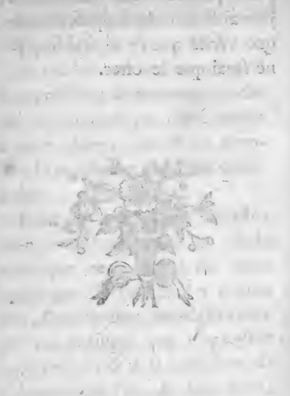
Je m'abftiendrai, autant qu'il fera poffible, de toute recherche qui ne tendroit pas directement à mon objet, qui eft de montrer la meilleure méthode d'inoculer.

Pour ne pas groffir inutilement cet Ouvrage, je ne répéterai pas ce que j'ai dit dans celui que j'ai publié il y a trois ans, fous le titre de *Réflexions fur les préjugés qui s'oppofent aux progrès & à la perfection de l'Inoculation* (*a*), & dont celui-ci n'eft qu'une fuite ; mais quand,

(*a*) Chez Mufier fils, Libraire, Quai des Auguftins.

pour prouver mes assertions, j'aurai besoin de supposer quelque vérité que j'y ai établie, je ne ferai que le citer.





CHAPITRE

# CHAPITRE PREMIER.

## *De la Préparation.*

PRÉPARER un Sujet à l'Inoculation, c'eſt travailler à lui procurer certaines diſpoſitions qu'on juge devoir le mettre en état d'avoir la petite Vérole, avec le moindre détriment poſſible de ſa ſanté.

On entend par ces diſpoſitions qu'on cherche à procurer, des diſpoſitions particulieres, uniquement relatives à la petite Vérole, & tellement appropriées à cette maladie, tellement préparatoires à la petite Vérole, qu'elles ne ſeroient pas

préparatoires à toute autre indiſpoſition.

La préparation par laquelle on chercheroit à procurer ces diſpoſitions particulieres, ſeroit donc elle-même particuliere & relative à la maladie qu'on doit avoir. On l'emploieroit d'après le rapport connu de certaines diſpoſitions de l'œconomie animale, avec les effets du virus variolique ſur l'œconomie animale; ou, au moins, d'après une connoiſſance établie ſur des expériences conſtantes, que telles & telles diſpoſitions dans les Sujets ſont toujours ſuivies d'une petite Vérole légere & bénigne.

D'après cette explication, on

voit que pour pouvoir avec quelque certitude *préparer* à l'Inoculation, il faudroit connoître dans l'œconomie animale des diſpoſitions diſtinguées de l'état général de ſanté, particuliérement relatives à la petite Vérole; & telles que l'état de ſanté de deux Sujets étant le même, & toute autre choſe égale d'ailleurs, la petite Vérole ſeroit conſtamment, ou au moins preſque conſtamment bénigne & ſans danger dans celui qui auroit ces diſpoſitions, & dangereuſe, & même ſouvent mortelle, dans celui qui auroit les diſpoſitions contraires.

Un exemple éclaircira ceci. Si l'on avoit obſervé conſtam-

ment que les perſonnes maigres ont la petite Vérole moins abondante & moins dangereuſe que celles qui ont de l'embonpoint, alors on pourroit *préparer* les perſonnes graſſes à l'Inoculation en diminuant de leur embonpoint, & en les tenant à une diéte rigoureuſe pour les amener à l'état de maigreur. Ce ſeroit alors une véritable préparation relative à l'Inoculation ; & on voit auſſi que pour entreprendre de préparer ainſi un Sujet, il faudroit avoir conſtaté, par des expériences répétées & bien faites, que la maigreur eſt une diſpoſition favorable dans l'œconomie animale, pour recevoir la petite Vérole avec le moindre dé-

triment poſſible de la ſanté.

Mais s'il n'y a aucune obſervation, aucune expérience d'après laquelle on ait reconnu que telle ou telle diſpoſition particuliere eſt plus favorable que la diſpoſition contraire, pour recevoir la petite Vérole avec le moindre détriment poſſible de la ſanté; ſi les obſervations faites ſur la petite Vérole naturelle depuis plus de onze ſiécles, & ſur la petite Vérole inoculée depuis plus de cinquante ans; nous laiſſent à cet égard dans une entiere incertitude, que devons-nous penſer des préparations deſtinées à procurer des diſpoſitions particulieres, que perſonne ne connoît avec cer-

titude, comme plus favorables que les diſpoſitions contraires? Or, ce n'eſt pas-là une ſuppoſition, c'eſt un fait dont tout Médecin de bonne foi ſera forcé de convenir.

Nous voyons cette maladie légere ou forte, dangereuſe ou bénigne, indiſtinctement dans les forts ou dans les foibles, dans les maigres & dans les gras, dans les tempéramens qu'on appelle chauds, dans ceux qu'on appelle froids, dans les humides & dans les ſecs, dans les bilieux & dans les phlegmatiques. Si l'on ſe donne la peine de parcourir les obſervations qui nous ont été tranſmiſes ſur cette maladie; ſi l'on ſe rappelle ſans

prévention les petites Véroles, ou naturelles, ou artificielles, qu'on a vues, on sera forcé de convenir que les dispositions du tempérament, desquelles dépend la bénignité de la petite Vérole, nous sont entiérement inconnues, soit qu'on ait manqué de les observer, soit qu'elles soient au-delà de l'observation.

Je me crois donc en droit de conclure qu'il n'y a, ou du moins que nous ne connoissons aucune *disposition* particuliérement relative à la petite Vérole, que nous puissions regarder comme *disposant* un Sujet à être inoculé avec le moindre détriment possible de la santé; & par conséquent, qu'il n'y a jusqu'à pré-

ſent, pour diſpoſer un Sujet à l'Inoculation, aucune méthode de préparation particuliere dans le ſens que nous avons donné à ce terme.

Mais, ſi nous ne connoiſſons aucune diſpoſition particuliere, on en connoît très-diſtinctement une générale, & qui eſt abſoment néceſſaire pour avoir la petite Vérole avec le moindre détriment poſſible de la ſanté; c'eſt la ſanté même. Le virus qu'on applique & la maladie qui eſt la ſuite de cette application, attaquent la ſanté, & l'atteinte que la ſanté en reçoit doit être, toutes choſes égales d'ailleurs, d'autant plus grande que la ſanté eſt plus foible, &

d'autant plus foible que la santé eſt plus grande. D'ailleurs, une expérience conſtante nous montre que cette diſpoſition eſt toujours ſuivie d'une petite Vérole bénigne, pourvu que d'autres cauſes étrangeres, ou des erreurs dans l'inſertion ou dans le traitement, n'aggravent pas la maladie & ne dérangent pas la nature dans ſon action. C'eſt donc uniquement la ſanté qu'on doit chercher dans un Sujet deſtiné à l'Inoculation.

Cela poſé, il eſt évident qu'il n'y a aucune préparation à faire ſubir à un Sujet qui ſe porte bien ; & dans celui qui ne ſe porte pas bien, la préparation doit conſiſter à lui procurer la

fanté, c'eſt-à-dire, à le guérir.

L'art de préparer à l'Inoculation & l'art de guérir font donc la même choſe ; & les régles qu'on pourroit donner pour la préparation à l'Inoculation, ſont les mêmes que celles que la Médecine nous donne pour rétablir la ſanté. Mais guérir un Sujet qu'on deſtine à l'Inoculation, ou attendre qu'il ſe porte bien pour l'inoculer, ce n'eſt pas, à proprement parler, préparer à l'Inoculation ; & dans ce ſens, on peut abſolument dire qu'il n'y a aucune préparation à faire pour un Sujet qu'on deſtine à l'Inoculation ; mais qu'il faut l'inoculer s'il ſe porte bien, & qu'il faut le guérir s'il

ne ſe porte pas bien, comme on feroit en toute autre occaſion.

Toute préparation particuliere & relative à l'Inoculation eſt donc inutile; & ſi l'on ſe donne la peine de réfléchir aux riſques qu'il y a à apporter quelque changement dans l'état d'une perſonne qui ſe porte bien, on verra auſſi qu'elle eſt dangereuſe.

Mais pour achever d'éclaircir cette vérité & de l'élever au-deſſus de toute eſpéce de doute, je dois réſoudre quelques objections qu'on peut y oppoſer, & qui contiennent tout ce que les meilleurs Ecrivains ſur l'Inoculation ont avancé, ou auroient pu avancer de plus

plauſible pour établir la néceſſité d'une préparation particuliere.

*Premiere Objection.* » En convenant que la ſanté eſt la ſeule
» diſpoſition qu'on doit chercher
» dans le Sujet qu'on veut ino-
» culer, il faut avouer que cette
» diſpoſition a une très-grande
» latitude. Il y a bien des degrés
» pour deſcendre de la ſanté par-
» faite à la ſanté foible & déli-
» cate & de-là à la maladie. Un
» homme parfaitement ſain, eſt
» un être de raiſon; & entre la
» ſanté parfaite & la maladie qui
» en eſt la privation, il y a une
» infinité d'états mitoyens dans
» chacun deſquels l'homme qui
» s'y trouve s'appelle ſain. Donc,

» quoiqu'un Sujet foit fain, la
» préparation, fi elle ne lui eft
» pas abfolument néceffaire, lui
» fera toujours utile pour l'ap-
» procher le plus qu'il fera pof-
» fible de l'état de parfaite fanté,
» pour lui donner une meilleure
» fanté. Ainfi, la préparation eft
» utile même pour un Sujet qui
» eft en bonne fanté. «

*Réponfe.* Le foin de perfectionner la fanté eft une attention qu'on doit toujours avoir, s'il eft vrai qu'elle eft le premier de tous les biens ; & dans ce fens, la préparation eft très utile, elle eft même néceffaire pour ceux que les devoirs de la vie, les attraits du plaifir, les circonftances particulieres empêchent

ſouvent de vivre conformément aux intérêts de leur ſanté. Dans une occaſion particuliere comme celle de l'Inoculation, ils doivent lui conſacrer une attention qu'ils ne pourroient pas lui donner dans leur train ordinaire de vivre.

Mais ſi la préparation, priſe dans ce ſens, doit conſiſter uniquement à éviter avec plus d'attention les cauſes qui pourroient porter atteinte à la ſanté; ſi elle eſt négative & ne conſiſte qu'en privations, & non pas en remédes; ſi ces privations ne peuvent tomber que ſur les excès de toute eſpéce, dans le travail, dans le boire, dans le manger, &c., il eſt clair qu'il n'y aura

point-là de préparation particuliere, au ſens que nous avons expliqué ci-deſſus. Or, c'eſt-là ce que doit être la préparation; & pour s'en convaincre, il ſuffit de quelques réflexions.

Nous voyons les hommes jouir ſouvent d'une bonne ſanté, quoiqu'ils vivent d'une maniere différente, & même oppoſée, relativement à leur nourriture, à l'exercice, en un mot, à ce que les Médecins appellent les *ſix choſes non naturelles*. Nous voyons, au contraire, qu'ils la perdent auſſi-tôt qu'ils veulent changer de maniere de vivre pour prendre celle d'un autre. L'habitude, qui eſt une ſeconde nature, ne ſe change jamais

ſans riſque, même dans les plus petites choſes, quoique le changement ſoit des choſes réputées mauvaiſes en celles qu'on croit bonnes. S'il y avoit quelque choſe à changer dans le ſyſtême habituel de vie d'une perſonne qui ſe porte bien, avec probabilité que ce changement augmenteroit ſa ſanté, c'eſt plutôt dans toute autre occaſion qu'on devroit s'en occuper, que dans celle de l'Inoculation. Le bien qui en réſulteroit n'étant pas certain & pouvant être un mal, & ce mal, qui ſeroit de peu d'importance dans toute autre occaſion, pouvant avoir des ſuites très-fâcheuſes dans celle-ci.

Quand il y auroit une certitu-

de entiere qu'un changement dans le genre de vie, ou une préparation *poſitive* augmenteroit la ſanté, il faudroit encore comparer cet avantage au riſque qu'il y auroit de donner de la *préoccupation* & de l'appréhenſion pour la maladie qu'on va donner. Nous verrons dans la ſuite de cet Ouvrage de quelle conſéquence cela peut être.

Si, après l'examen de ces Réflexions, quelque Inoculateur veut donner des régles plus préciſes pour une préparation qui augmente la ſanté, s'il veut preſcrire un régime, s'il veut ordonner des médicamens, il peut compter qu'il *préparera* toujours à une maladie plus conſidérable

qu'elle n'auroit été sans sa préparation, & qu'à la longue quelqu'un de ses Inoculés méritera l'épitaphe :

Stavo bene
Ma per volere star meglio
Sto qui.

*Seconde Objection.* » L'idée de » la santé est fort composée. La » santé d'un Sujet ne differe pas » de la santé d'un autre seu- » lement du plus au moins, » elle peut différer aussi par la » qualité. Deux personnes éga- » lement saines peuvent être » d'une constitution différente. » la petite Vérole est une ma- » ladie inflammatoire, & plus » un Sujet aura de disposition à

» l'inflammation, plus la maladie sera dangereuse. Ainsi un » homme robuste & sanguin, » aussi sain & même plus sain » encore qu'un Sujet délicat & » foible, aura une maladie plus » forte & plus dangereuse que » ce dernier. Il faut donc diminuer cette disposition à l'inflammation, & c'est pour cet » objet que la préparation est » nécessaire & qu'on ne peut s'en » passer sans témérité. «

*Réponse.* 1°. La petite Vérole n'est pas une maladie inflammatoire. L'inflammation qui constitue essentiellement les maladies inflammatoires, n'est qu'un symptome de la petite Vérole, quoiqu'elle soit un symptome né-

ceſſaire, puiſqu'il ne peut pas y avoir un bouton ſans inflammation. 2°. En ſuppoſant que la petite Vérole eſt une maladie inflammatoire, nous n'avons pas de régle ſûre pour connoître ſi un Sujet eſt diſpoſé à l'inflammation. 3°. Quand nous aurions ces régles, nous ne ſçaurions pas déterminer juſqu'à quel point on doit diminuer cette diſpoſition. 4°. Enfin, les moyens qu'on emploie pour diminuer la diſpoſition à l'inflammation, qui ſont principalement la ſaignée & les purgations, produiſent l'effet contraire. J'ai démontré toutes ces propoſitions dans mon premier Ouvrage, pag. 50 & ſuivantes.

Ces deux objections ſont les ſeules raiſonnables & intelligibles qu'on peut oppoſer à notre aſſertion, ſur l'inutilité & les dangers de la préparation. Quant aux autres, qu'on fonde ſur la néceſſité d'*adoucir* les humeurs, de *purifier* le ſang, de le *rafraîchir*, &c., langage malheureuſement reçu dans le monde & répandu par les Médecins, j'avoue que je n'entens pas la ſignification de ces mots & que je ſuis convaincu que perſonne ne les entend. Je ne prendrai donc pas la peine de relever toute l'abſurdité des régles qu'on a données d'après ces idées, & je croirai avoir prouvé aux perſonnes qui entendent raiſon

qu'un Sujet qui ne ſe porte pas bien, doit être guéri & non inoculé; & que celui qui ſe porte bien, doit être inoculé & non préparé.

Pluſieurs Inoculateurs s'étant apperçus des inconvéniens qu'il y avoit à préparer une perſonne ſaine *ſelon les régles*, ont imaginé des ſpécifiques propres à diminuer l'action du virus & rendre en conſéquence la maladie plus légere. J'ai voulu, dans ma Pratique, éprouver quelques-uns de ces ſpécifiques, comme le Mercure, l'Antimoine, le Quinquina, & j'ai toujours vu qu'ils ont fait plus ou moins de mal. A la vérité, je puis les avoir employés d'une

maniere différente. Peut-être auſſi y a-t-il d'autres ſpécifiques ſemblables qui me ſont inconnus; mais puiſque ceux qui en ont fait uſage n'ont pas eu une maladie plus légere que ceux qui ne s'en ſont point ſervi, puiſqu'on fait un ſecret des uns & des autres, je ne puis m'empêcher de les regarder comme une charlatanerie, imaginée pour conſerver à l'Inoculateur l'avantage qu'on a peut-être cherché dans les préparations ordinaires, de faire attribuer à l'art & aux ſoins du Médecin le ſuccès de l'Inoculation.

Je finirai cet article par en appeller à l'expérience, la grande preuve & peut-être l'unique

en Médecine. Elle confirme, de la maniere la plus forte, les principes que je viens d'expoſer.

Je répéterai donc, & il faut bien répéter en une matiere ſi intéreſſante, que dans les pays où l'Inoculation a le plus de ſuccès, & où elle eſt abſolument, ou preſque abſolument ſans danger, où des milliers de perſonnes ſont inoculées ſans qu'aucune ſoit preſque indiſpoſée, dans tout le Levant, en un mot, on ſe contente d'obſerver ſi le Sujet eſt en bonne ſanté.

L'hiſtoire de l'Inoculation en Europe montre à tout homme, qui ne veut pas fermer les yeux à la lumiere, l'inutilité & le danger des préparations, en faiſant voir,

voir, dans les différens pays où l'Inoculation s'eſt établie, la préparation ſuivie en général d'accidens fâcheux, à raiſon même de l'uſage qu'on en a fait, & ces accidens diminuer à meſure que les préparations ſont devenues moindres & moins compoſées, ou qu'on les a tout-à-fait abandonnées.

Nous voyons dans l'hiſtoire des Inoculations qui ſe ſont faites à Londres, dans les premiers temps qui ont ſuivi ſon introduction qu'on mettoit les plus grands ſoins à la préparation, qu'elle étoit fort compoſée, qu'on la faiſoit durer long-temps, & nous voyons auſſi que les Inoculés étoient plus malades & que le

nombre des morts étoit beaucoup plus grand qu'il n'a été depuis. (*Voy*. Jurin.)

Nous voyons enſuite le nombre des morts diminuer, la maladie devenir moins forte, & la préparation auſſi devenue plus ſimple, & regardée comme peu importante ; de façon que je pourrois citer aujourd'hui quelques-uns de ceux qui ont la plus grande réputation, par le nombre & le ſuccès de leurs Inoculations, M. Ramby, par exemple, qui la négligent entiérement & quelques-uns qui la blâment ouvertement.

A Paris même on peut remarquer en général que l'importance qu'on attachoit à la préparation, la rigueur qu'on y

mettoit & le temps qu'on la faiſoit durer, il y a cinq ou ſix ans, ſont aujourd'hui fort diminués, & l'Inoculation paroît avoir des ſuccès plus conſtans; entraîner après elle des ſuites moins fâcheuſes & moins fréquentes. J'en appelle, ſur cela, au témoignage des Médecins qui pratiquent l'Inoculation à Paris; je les invite à déclarer ſi ce que j'avance ici eſt exact, s'ils n'ont pas diminué par degrés de la rigueur des préparations, & ſi en même-temps l'Inoculation n'eſt pas aujourd'hui entre leurs mains ſujette à moins d'inconvéniens que dans les années précédentes.

Qu'il me ſoit permis de citer

encore ici les faits que j'ai eus sous les yeux dans les Inoculations que j'ai faites.

Je puis dire, avec vérité, que parmi les Sujets que j'ai inoculés, ceux qui n'ont eu aucune espéce de préparation, que celle qui a consisté à constater ou à rétablir en eux l'état de santé, sont exactement ceux qui ont eu la moindre maladie; & dans le nombre de ceux qui ont eu une maladie forte, ou quelque suite de la maladie, il n'y en a pas un seul que je n'eusse auparavant plus ou moins préparé selon les régles.

Enfin, & ce sera ma derniere réflexion, parmi les personnes mortes de l'Inoculation, ou qui en ont été dangereusement ma-

lades, on n'en trouvera peut-être pas une seule qui n'ait été préparée, & ces accidens funestes ont été quelquefois attribués, par les Médecins eux-mêmes, aux soins excessifs qu'on avoit pris de les préparer. Il est aisé de vérifier ce fait général, qui est, dans mon esprit, le résultat de tout ce que j'ai lu sur l'Inoculation, & dont tous les Lecteurs peuvent se convaincre comme moi. Je demande à présent qu'on en tire la conséquence : mais il me paroît que cette conséquence, quelle qu'elle soit, ne peut pas être favorable à la doctrine de la préparation.

Non-seulement cette doctrine a été abandonnée ou adoucie

dans la pratique par les Médecins, à meſure qu'ils ont inoculé avec plus de ſuccès; mais en jettant les yeux ſur les Ouvrages publiés en différens temps à Londres & à Paris ſur cette matiere, on verra que même dans la théorie on a beaucoup diminué la rigueur & l'importance des préparations ; de ſorte que les derniers Ecrits ſur l'Inoculation laiſſent preſque entrevoir cette même doctrine que je ſoutiens.

Un des Médecins de la Faculté qui a le plus de réputation, dans un Ouvrage publié il y a quatre ans (*a*), veut que

(*a*) Obſervations ſur la petite Vérole naturelle & artificielle. *Voy.* quelques remar-

la préparation dure *au moins un mois pour tous les Sujets, & que pendant ce temps on ſaigne, on purge, on donne des vomitifs, &c.*

Dans ces derniers temps, l'Auteur de l'excellent rapport en faveur de l'Inoculation, M. Petit, dit que ſi le Sujet eſt ſain, à la rigueur, il n'a pas beſoin de préparation ; mais que ce qui abonde ne vicie pas ; que ſi le Sujet eſt malade, la préparation conſiſte à le guérir de ſa maladie. N'eſt-ce pas là un contraſte très-marqué entre les deux méthodes.

Mais c'eſt abuſer de la patien-

ques importantes ſur cet Ouvrage, dans mes *Réflexions ſur les Préjugés*, à la pag. 160 & ſuivantes.

ce du Lecteur ſenſé, que de s'arrêter ſi long-temps à prouver une vérité auſſi ſimple & auſſi claire que celle-ci, *que la meilleure diſpoſition pour avoir la petite Vérole avec le moindre détriment poſſible de la ſanté, c'eſt la ſanté même, & qu'il ne faut pas altérer cette diſpoſition, quand on la rencontre dans un Sujet, ſous prétexte de le préparer.*

La préparation doit conſiſter uniquement à bien conſtater cette diſpoſition. Les moyens de la conſtater ſont ſimples & faciles.

La ſanté, comme tout le monde ſçait, eſt la faculté d'exercer ſans peine, conſtamment & avec

facilité toutes les fonctions qui conviennent à l'âge, au ſexe, au tempérament de l'homme. Tout le monde peut juger ſi un Sujet a cette faculté ou non, & le Sujet même ou les perſonnes qui vivent avec lui peuvent porter ce jugement avec plus d'aſſurance que les Médecins qu'on conſulteroit. Un homme eſt ſain lorſqu'aucune douleur, aucune laſſitude ne l'avertit d'aucun déſordre dans ſa machine.

Quoiqu'on ne puiſſe pas déterminer géométriquement le degré de ſanté néceſſaire pour être inoculé ſans danger, on peut s'en rapporter ſans riſque à ce jugement confus qu'on porte or-

dinairement quand on dit qu'une perſonne eſt ſaine, quand on ne remarque rien qui manque à ſa ſanté, ou quand le défaut qu'on peut y remarquer n'attaque pas les fonctions eſſentielles à la vie, ou quand elle n'a aucune diſpoſition à quelque maladie, comme les enfans pendant la dentition; les femmes pendant la groſſeſſe, &c.

Outre ce coup d'œil général, par lequel on peut juger de l'état de ſanté d'un Sujet deſtiné à l'Inoculation, il y a un autre moyen de le conſtater d'une maniere plus déterminée, par des caracteres ſimples & ſûrs.

Ces caracteres ſont, 1°. la douceur de l'haleine; 2°. la ſou-

plesse de la peau ; 3°. la facilité à la cicatrisation (*a*).

Je ne sçais pas s'ils conduisent uniquement à constater d'une maniere plus sûre l'état de santé, ou s'ils menent à découcouvrir ces dispositions inconnues, desquelles dépend l'action du virus sur le corps humain ; mais je sçais, par ma propre expérience, qu'ils sont toujours suivis d'une petite Vérole bénigne, & que, toutes choses égales d'ailleurs, cette bénignité de la petite Vérole est en raison de la qualité de ces caracteres.

Voilà ce que j'avois à dire de la préparation, & qu'on peut

(*a*) *Voy.* l'Ouvrage cité pag. 67. & suivantes.

réduire à cette régle générale : il n'y a point d'autre préparation à employer pour l'Inoculation, que de saisir l'état de santé dans le Sujet qu'on veut inoculer.

Je passe maintenant à l'exposition de mes principes sur l'insertion.



## CHAPITRE II.

### *De l'Inſertion.*

L'INSERTION eſt l'application du virus variolique à quelque partie du corps humain. On ſçait que cette application, pour produire ſon effet, doit être faite à quelque partie douée de ſentiment : ſi donc on veut la faire à l'extérieur du corps, il faut que ce ſoit ſous l'épiderme, qui eſt une membrane inſenſible.

On ſçait auſſi que l'activité de ce virus eſt ſi prodigieuſe, que le moindre atome, le plus imperceptible à la vue & au tact, communique la petite Vérole

auſſi-bien qu'une grande quantité.

De-là, il ſuit que le moyen qui s'offre à la premiere vue pour faire cette opération, eſt de piquer légérement la peau avec la pointe d'une épingle trempée dans le pus d'un bouton de petite Vérole. Je dis que ce moyen eſt celui qui s'offre à la premiere vue.

En effet, puiſqu'il n'eſt queſtion, pour faire paſſer le poiſon dans l'œconomie animale, que de l'introduire au-delà de l'épiderme, une ſimple piquûre, qui diviſe l'épiderme & qui porte le poiſon au-deſſous, a dû paroître ſuffiſante aux premiers Inoculateurs; ce qui paroît bien natu-

rel à penſer, ſur-tout ſi l'on conſidere que dans les premieres tentatives qu'on a faites, les Inoculateurs, ayant à manier un poiſon dont ils avoient vu ſouvent des effets funeſtes dans les petites Véroles naturelles, ont dû être très-réſervés, & que d'ailleurs la tendreſſe des peres & meres, qui ont été probablement les premiers Inoculateurs, ou qui ont ſouffert que les premieres expériences ſe fiſſent ſur leurs enfans, leur a fait chercher à épargner la douleur & les a dû rendre très-timides dans cet eſſai.

L'hiſtoire de l'Inoculation nous montre auſſi qu'à ſon origine en pluſieurs pays, & ſur-tout dans

ceux où les femmes ont introduit cette méthode, elles ont fait l'insertion de cettte façon.

La célebre Thessalienne, qui porta la premiere l'Inoculation à Constantinople, ne faisoit l'insertion que de cette maniere ; de même que plusieurs femmes qui l'ont portée dans plusieurs Isles de l'Archipel, où encore aujourd'hui on insere le virus de la même façon.

En Italie, dans le duc. d'Urbin, l'an. 1746, plusieurs meres épouvantées des ravages que faisoit dans leur pays une épidémie meurtriere de petite Vérole, imaginerent de mettre à l'abri de ce fléau leurs enfans, en leur donnant la petite Vérole par

l'Inoculation, pratique dont elles avoient ſeulement entendu parler ; & elles ne ſçurent imaginer d'autre maniere, pour inſérer le virus, que celle de piquer la peau avec la pointe d'une épingle trempée dans le pus d'un bouton de petite Vérole.

Voilà ce que dictoit la nature & la raiſon, ce qu'ont fait les premiers Inoculateurs, c'eſt-à-dire, les peres & les meres ; ce qu'ont pratiqué les femmes partout où elles ſe ſont mêlées d'inoculer. Voyons ce que l'art y a ajouté, ce que les Médecins ont fait.

Nous trouvons que lorſque les Médecins ſe ſont emparés de cette pratique, ils ont tout de

ſuite abandonné cette méthode ſimple & naturelle, & ils en ont adopté de difficiles & de compliquées. D'abord on a fait une inciſion au lieu d'une piqûre, on a augmenté par degré la profondeur des inciſions ; on en a fait aux deux bras, aux deux cuiſſes, & quelquefois aux quatre membres. On a été juſqu'à imaginer des machines pour les faire ; & enfin, on a ſi bien fait qu'à une opération ſimple, qui ne demande aucun ſoin ni aucun appareil, & qui n'entraîne jamais aucune ſuite, on en a ſubſtitué pluſieurs qui exigent des attentions continuelles & pendant long-temps, & qui ont été la cauſe de la plûpart des mal-

heurs qu'on a reprochés à l'Inoculation, & qu'il falloit reprocher uniquement à la mauvaiſe méthode d'inſérer le virus.

Cependant, comme ces diverſes méthodes, après s'être écartées de la premiere ſimplicité, ſont devenues peu-à-peu moins compliquées, je ne m'arrêterai à examiner que celle qui eſt la moins défectueuſe & la moins éloignée de la méthode originaire. Quand j'aurai fait connoître les inconvéniens qu'elle entraîne, j'aurai prouvé, à plus forte raiſon, l'abſurdité de celles qui ſont encore plus compliquées, & la néceſſité de revenir à la méthode primitive, qui eſt la plus naturelle, la plus

ſimple, la plus ſûre, la ſeule bonne & la ſeule que je propoſe.

La méthode employée aujourd'hui par la plus grande partie des Inoculateurs conſiſte à faire une ou deux inciſions très-légeres, en effleurant ſimplement la peau, & à appliquer ſur ces inciſions un fil imprégné de pus variolique, ou des croutes varioliques réduites en poudre, & une emplatre qui puiſſe retenir ce fil ou cette poudre.

Quelque ſimple que puiſſe paroître cette méthode, quelque peu différente qu'elle puiſſe être de l'autre, elle differe pourtant prodigieuſement & par elle-même & par ſes ſuites. Nous allons démontrer cette vérité en

les comparant & en faiſant voir les inconvéniens qui ſont attachés à l'une & qu'on peut éviter par l'autre.

Le premier inconvénient de la méthode ordinaire, eſt d'être accompagnée d'un appareil & d'une importance qui ſont en même-temps inutiles, & contraires au ſuccès de l'Inoculation. On peut dans un inſtant faire l'opération à un enfant qui dort en le piquant avec une aiguille, ſans lui faire connoître qu'on va lui donner une maladie, ſans lui cauſer aucune, ou preſqu'aucune douleur. Au lieu de cette méthode, ſi ſimple & ſi douce, on fait une ou pluſieurs inciſions plus ou moins douloureuſes ;

ſouvent on emploie la main d'un Chirurgien pour faire, ſous les yeux d'un Médecin, une opération qui prend de-là la plus grande importance, & qui ne manque pas d'exciter les larmes & la frayeur dans les enfans. Cette importance & cette frayeur, quoique légere, peuvent influer beaucoup ſur le ſuccès de l'Inoculation, comme nous le verrons plus bas.

2°. Le fil imbibé de pus, qu'on applique ſur l'inciſion, contient une quantité prodigieuſe de ces atomes, dont un ſeul ſuffit pour donner la petite Vérole. Il n'eſt pas vraiſemblable que le plus ou le moins de cette matiere ſoit indifférent, relative-

ment à la nature de la playe qui doit ſe former. Il eſt même certain que l'inflammation & la ſuppuration de l'*inciſion*, comme auſſi la quantité des boutons qui ſurviennent autour d'elle, ſont, toutes choſes égales d'ailleurs, proportionnées à la longueur & à la groſſeur du fil. Tous ceux qui ont vu des Inoculations peuvent l'avoir remarqué comme moi, particuliérement quand on a fait l'inſertion en deux endroits.

Il eſt certain auſſi qu'une plus grande inflammation & une éruption plus abondante autour de l'inciſion, doivent contribuer à augmenter la maladie. Le Docteur Lunadei, Médecin Italien;

eſt le premier qui ait remarqué que tous ceux qu'il avoit inoculés avec la pointe d'une épingle avoient eu moins de boutons & avoient été moins malades, que les autres Inoculés à la maniere ordinaire. J'ai obſervé la même choſe dans mes Inoculations, & je ſuis bien éloigné de penſer comme j'ai fait autrefois, & comme je l'ai dit, que le plus ou le moins de virus qu'on applique eſt indifférent, comme il eſt indifférent, pour allumer une mine, qu'on ſe ſerve d'une étincelle ou d'un charbon ardent. Il eſt indifférent, quant à l'effet, de donner la petite Vérole, mais non pas quant aux autres effets produits ſur l'œconomie animale.

3°.

3°. En insérant le virus par une simple piqûre, il ne reste plus rien à faire, ni avant que la petite Vérole arrive, ni après: la piqûre se cicatrise bientôt, & il y survient ensuite un ou plusieurs boutons qui sont de la même nature & ont le même cours que ceux qui surviennent aux autres parties du corps, & qui n'exigent aucun traitement, aucun soin particulier, non plus que les autres; de façon que dans la petite Vérole inoculée par cette méthode, il n'y est non plus question de l'endroit de l'insertion que dans la petite Vérole naturelle. Mais dans la méthode ordinaire cette éruption, qui survient constamment à l'en-

droit de l'insertion, ne peut pas avoir son cours naturel & paroître sous la forme de boutons. L'humeur qui étoit destinée à soulever l'épiderme & former des boutons, trouvant plus de facilité à sortir par l'incision qu'à soulever l'épiderme, ou trouvant l'épiderme amollie & détruite par l'action de l'emplâtre, se répand sur la peau vive, & par sa nature destructive, par l'action de l'air & de l'emplâtre, forme nécessairement un ulcere, au lieu d'amener de simples boutons (*a*).

Alors il faut traiter cet ulcere avec beaucoup de soin l'espace

(*a*) *Voy.* Réflexions sur les Préjugés, pag. 192 & suivantes.

au moins de deux ou trois ſemaines ; & pendant que la petite Vérole n'occupe l'Inoculateur que deux ou trois jours, les inciſions & leurs ſuites l'occupent pluſieurs ſemaines & forment une incommodité longue & pénible, tout-à-fait inutile & contraire au ſuccès de l'Inoculation.

Ces inconvéniens ſont la ſuite néceſſaire de l'inciſion, quand l'ulcere ſe cicatriſe bientôt. Mais ſouvent il arrive qu'il acquiert une profondeur & une qualité telles que, quand la petite Vérole eſt paſſée, il reſte une maladie chirurgicale à traiter, mille fois plus incommode & plus difficile que la petite

Vérole. On a vu ſouvent des playes de cette eſpéce durer pluſieurs mois.

4°. D'autres effets bien plus funeſtes & plus fâcheux, attribués injuſtement à l'Inoculation, ſont les ſuites de l'inſertion, lorſqu'elle ſe fait à la maniere ordinaire.

Tout le monde ſçait qu'il ſurvient aſſez ſouvent aux Inoculés, après la petite Vérole, des éréſipeles, des abſcès & des dépôts, & que ces accidens ſont toujours plus incommodes que la petite Vérole qu'on vient d'avoir, & quelquefois ſi fâcheux qu'ils deviennent des maladies longues & douloureuſes & même mortelles.

Pour ſe convaincre qu'ils viennent uniquement des playes qui ſe forment à l'endroit de l'inſertion, on n'a qu'à réfléchir, 1°. qu'ils n'arrivent jamais dans la petite Vérole naturelle quand elle eſt légére & bénigne ; 2°. qu'ils arrivent quelquefois dans la petite Vérole confluente, quand, par l'ouverture des boutons ou par quelqu'autre accident, il s'eſt formé des ulcères aux jambes ou quelqu'autre part ; 3°. que dans l'Inoculation ils ſurviennent toujours du côté où l'on a fait l'inſertion, quand on l'a faite à un ſeul bras ou à une ſeule jambe, & quand on l'a faite aux deux bras ou aux deux jambes, c'eſt toujours du côté

où l'incision a été plus profonde, & où la playe est devenue grande ; 4°. qu'ils n'arrivent jamais quand, à l'endroit de l'insertion, il n'y a point eu de playes, mais seulement des boutons.

Ces quatre réflexions, que je ne fais qu'indiquer, prouvent ; sans replique, que ces tristes accidens viennent uniquement des incisions & de la maniere de les traiter ; & un Inoculateur, qui a observé avec soin, en connoît si bien la cause & l'origine, qu'il peut les éviter ou les procurer à sa volonté.

5°. Le cinquieme inconvénient, non moins considérable que les autres, attaché à la mé-

thode ordinaire d'inſérer le virus, eſt la difficulté où l'on eſt quelquefois de décider ſi la petite Vérole a pris ou non.

L'inflammation qui ſurvient à l'endroit où l'on applique le virus quelques jours après l'opération, quand elle n'eſt pas produite par d'autres cauſes que par l'action du virus même, eſt regardée comme un ſigne certain que la petite Vérole a pris, & que le Sujet aura cette maladie s'il en eſt ſuſceptible. Mais pour que ce ſigne ſoit certain, il faut être ſûr qu'il eſt l'effet du virus & non de quelqu'autre cauſe. Or, il eſt ſouvent très-difficile d'avoir cette certitude dans l'inſertion faite à la maniere

ordinaire, & on l'a toujours quand elle est faite avec une simple piquûre.

Dans ce dernier cas la piquûre se cicatrise tout de suite, & l'on peut distinguer très-clairement si la petite inflammation, qui survient quelque temps après autour d'elle, est l'effet de la piquûre même ou du virus qu'on y a introduit. Au contraire, il est souvent très-difficile de faire cette distinction dans le cas de l'incision. Outre les effets de l'incision même & ceux du virus, il y a ceux d'un corps étranger; comme le fil; ceux de la matiere variolique même, qui agit comme corps étranger; & comme corps étranger d'une mau-

vaiſe nature, ceux de l'emplâtre & ceux de l'air. Ces dernieres cauſes peuvent enflammer & faire ſuppurer l'inciſion, & même l'envenimer & produire ſur ſes bords cette eſpéce d'eſcarre blanchâtre que les Inoculateurs prennent pour un ſigne déciſif que la petite Vérole a pris.

Souvent même l'inflammation devient éréſipélateuſe, (comme il arrive quelquefois à toute autre playe ſur laquelle on applique des emplâtres gras ; ) & comme dans les autres éréſipeles, il y ſurvient des boutons qui naiſſent, ſuppurent & diſparoiſſent preſque le même jour.

La reſſemblance, quoiqu'im-

parfaite, de ces effets avec ceux qui ſont produits par l'action du virus, a quelquefois induit en erreur les Inoculateurs, qui les ont attribués à cette derniere cauſe. D'après ces ſignes, ils ont penſé que le virus avoit produit un effet quelconque ſur l'œconomie animale; de-là, ſi la petite Vérole n'a pas ſuivi, ils ont conclu que le Sujet n'en étoit pas ſuſceptible, ou bien ils ont imaginé que ces phénomenes autour de l'inciſion, cette inflammation, cette ſuppuration, l'éréſipele & les boutons qui l'ont accompagnée, étoient tout l'effet que le virus pouvoit produire ſur l'œconomie animale, & que cet effet équivaloit à la petite

Vérole, étoit la petite Vérole elle-même ; & d'après ces principes, confirmés par l'autorité de pluſieurs Auteurs qui ont écrit ſur cette matiere, ils ont cru leurs Inoculés à l'abri de cette maladie, & ont négligé en conſéquence de répéter l'inſertion. Mais la petite Vérole naturelle, qui eſt ſurvenue enſuite, a prouvé que les ſignes étoient trompeurs, que les ſymptomes qui ont paru n'étoient pas l'effet du virus, mais de quelqu'autre cauſe, que l'Inoculateur a décidé trop légérement, & l'Inoculation a ſouffert des fautes de l'Inoculateur, ou plutôt de l'incertitude attachée à la méthode ordinaire d'inſérer le virus.

C'est dans ces accidens que les ennemis de l'Inoculation ont trouvé une belle occasion de la décrier & d'en imposer au Public, qui ne sçait pas la différence qu'il y a entre être inoculé & avoir la petite Vérole par l'Inoculation ; entre, avoir des signes équivoques que la petite Vérole a pris, & avoir réellement la petite Vérole ; entre, avoir à l'incision une suppuration accidentelle, & avoir cette suppuration nécessaire qui s'y établit après la fiévre & qui a ses caracteres distinctifs de toute autre suppuration ; entre, avoir des boutons qui suppurent & disparoissent presque le même jour, & de véritables boutons

de petite Vérole qui durent au moins neuf jours.

Mais la cicatrice qui reſte à l'endroit de l'inſertion eſt un monument toujours ſubſiſtant qui peut faire voir ſi le Sujet a eu réellement la petite Vérole ou non. Quand il a eu réellement la petite Vérole, la cicatrice eſt ou ronde comme la marque d'un gros bouton, ou ovale, & toujours aſſez grande & aſſez large pour montrer qu'elle n'eſt pas la cicatrice d'une inciſion, mais d'un ulcere. Au contraire, quand l'inſertion n'a pas communiqué la petite Vérole, la cicatrice qui reſte eſt celle d'une inciſion. C'eſt par cette cicatrice que tout Inoculé peut s'aſſurer, en tout

temps, s'il a eu la petite Vérole.

Tous ces accidents, étrangers à l'action du virus, toutes ces erreurs & ces incertitudes ne peuvent jamais avoir lieu dans la méthode que nous proposons. La petite inflammation qui survient quelques jours après l'opération à l'endroit de la piqûre, est un signe certain que la petite Vérole a pris ; & les boutons qui suivent cette inflammation, & qui ont tous les caracteres de la petite Vérole, ne peuvent laisser aucune incertitude sur l'existence & la réalité de cette maladie.

Tels sont les principaux inconvéniens attachés à la maniere ordinaire d'insérer le vi-

rus. On les a toujours attribués avant moi à l'Inoculation en général : je ſuis le premier qui aie montré leur véritable cauſe. Quand le temps, qui fait toujours triompher la vérité, aura ramené la bonne méthode, c'eſt-à-dire, lorſqu'on ſera l'inſertion de maniere qu'il n'y ſurvienne point de playe, mais ſimplement des boutons, il ne ſera plus queſtion de ces inconvéniens & l'on ceſſera de reprocher à l'Inoculation ce qu'il falloit reprocher uniquement à l'inſertion.

Je ſçais qu'on fera pluſieurs objections contre cette doctrine. Les deux principales, auxquelles

il est nécessaire de répondre ; sont, 1°. qu'une insertion faite par une simple piquûre, & non par une ou plusieurs incisions, ne formant point de playe, ne fournira point au virus variolique cet écoulement abondant qu'on lui donne par la méthode ordinaire, & qui est le plus grand avantage de l'Inoculation.

2°. Qu'une insertion aussi légere, ne communique pas la petite Vérole aussi surement que la méthode ordinaire.

Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit de l'avantage prétendu de l'écoulement du virus variolique par les playes, dans l'Ouvrage que j'ai donné sur l'Ino-

culation. J'y renvoie mes Lecteurs (*a*). Je crois y avoir démontré & je perſiſte à croire que toute cette doctrine de l'écoulement eſt une erreur groſſiere, qu'une plus grande connoiſſance de l'œconomie animale, & plus d'attention aux phénomenes qui s'offrent dans l'Inoculation auroient dû étouffer dans ſa naiſſance. Je ſçais que cette opinion eſt reçue ou débitée univerſellement. J'en ai moi-même été d'abord la dupe : je me ſuis détrompé ; je ſuis le premier qui l'ait dit. Je crois que beaucoup de Médecins, qui ne s'en ex-

(*a*) *Voy.* Réflexions ſur les Préjugés, pag. 192. & ſuivantes.

pliquent pas auſſi nettement, n'y croient pas plus que moi-même: mais je ſuis convaincu que l'expérience & l'attention du Public ſur les faits forceront bien-tôt les Médecins d'en penſer ce que j'en penſe, & ce qui eſt plus, d'en dire ce que j'en dis.

J'ai pluſieurs réponſes à donner à la ſeconde objection.

1°. L'inconvénient de la petite Vérole eſt de moindre conſéquence que les accidents qui peuvent ſuivre de la méthode ordinaire. Quand l'opération manque de communiquer la maladie, elle n'a d'autre effet que celui d'une piquûre ſimple, & alors on doit la répéter.

2°. On peut faire l'inſertion que nous propoſons en pluſieurs endroits. On voit bien qu'un grand nombre d'inſertions de cette eſpéce n'appliquent pas tant de virus que la méthode ordinaire, & n'entraînent pas les mêmes inconvéniens. J'ai inoculé de cette façon en cinq ou ſix endroits, ſans qu'il en ſoit arrivé le moindre accident, ſinon qu'il m'a paru que l'éruption avoit été un peu plus abondante & la maladie un peu plus forte qu'elle n'auroit été ſi l'on n'avoit fait qu'une ſeule inſertion. Deux ou trois inſertions de cette eſpéce donneront plus ſurement la petite Vérole, que la méthode ordinaire.

3°. L'infertion manque quelquefois fon effet, quelque méthode qu'on fuive, & je ne crois pas qu'elle le manque plus fouvent dans celle que je propofe que dans toutes les autres.

Nous avons un grand nombre d'exemples de perfonnes qui ont été inoculées, felon la méthode ordinaire, avec du virus tout frais & de la maniere la plus forte fans aucun effet, & qui ont eu enfuite la petite Vérole par une nouvelle Inoculation, ou qui l'ont gagnée naturellement. Nous voyons auffi tous les jours des exemples de perfonnes qui font reftées impunément expofées à la contagion

la plus forte plusieurs fois & pendant long-temps, & qui ont eu ensuite la petite Vérole naturelle, dont ils se croyoient à l'abri.

Tout le monde convient qu'il y a des personnes qui ne prennent jamais la petite Vérole. On a des exemples de familles entieres qui ont été exemptes de cette maladie pendant plusieurs générations, & l'on a remarqué qu'il y a en général cinq ou six personnes sur cent qui meurent dans un âge avancé sans l'avoir jamais eue, ayant été comme les autres exposées à la contagion.

Les Inoculateurs ont remar-

qué à-peu-près le même nombre de perſonnes qui ne prennent jamais la petite Vérole, de quelque maniere qu'elles ſoient inoculées. D'où il faut conclure qu'une perſonne qui a été inoculée ſans effet, n'a jamais une certitude entiere d'être à l'abri de la petite Vérole; mais ſeulement une probabilité plus ou moins grande, ſelon le nombre de fois qu'on a répété l'inſertion, ſelon la qualité du virus qu'on a employé, &c.

Enfin, c'eſt un degré de perfection qui manque encore à l'Inoculation, que celui de communiquer conſtamment la petite Vérole, ſi le Sujet en eſt ſuſ-

ceptible ; ou de reconnoître, quand elle manque, ſi c'eſt la faute de l'inſertion ou du Sujet. Il eſt à croire que quand on ceſſera de diſputer ſi l'Inoculation eſt bonne ou mauvaiſe, & qu'on s'occupera uniquement à la perfectionner, ce problême ſera réſolu.

Pour mettre toute la perfection & toute la facilité poſſible dans cette opération ; voici les régles qu'il faut obſerver.

1°. Il faut choiſir du virus frais (*a*). Plus le virus eſt frais ;

(*a*) C'eſt une choſe très-eſſentielle que le choix du virus. J'ai parlé de ce choix dans l'Ouvrage cité pag. 75. J'y ai avancé comme une conjecture que le virus devenoit meilleur

plus ſurement il communique la petite Vérole ; de façon que l'on ne doit pas négliger, quand on en a la commodité, de faire l'inſertion avec l'aiguille immédiatement après l'avoir trempée dans le pus d'un bouton. Par la même raiſon, on doit préférer un bouton quand il commence à ſuppurer, à celui qui eſt en pleine ſuppuration, le pus étant alors plus fluide & moins conſiſtant, & plus propre, en conſéquence, à ſe détacher de la

en ſe reproduiſant ſucceſſivement dans différentes Inoculations. Les expériences que j'ai faites depuis, & celles qui ont été faites en Angleterre par les plus habiles Inoculateurs, changent pour moi cette conjecture en certitude.

pointe

pointe de l'aiguille & à reſter dans la piqûre.

2°. Au lieu de piquer tout ſimplement la peau, on doit tâcher d'introduire la pointe d'une aiguille trempée dans le pus d'un bouton, entre l'épiderme & la peau, l'eſpace de deux ou trois lignes, & ſi la pointe eſt applatie & tranchante, on l'introduira plus aiſément. L'aiguille trempée dans le pus variolique conſerve ſa vertu pendant pluſieurs jours, ſi on a l'attention de ne pas la frotter avec d'autres corps, mais il eſt toujours plus ſûr de s'en ſervir le plutôt qu'on peut.

3°. Au défaut de boutons, on peut ſe ſervir d'un fil de coton ou de ſoie qu'on aura gardé quel-

que temps & frotté avec la matiere des croûtes réduites en poudre, en le faisant passer entre la peau & l'épiderme l'espace de deux ou trois lignes, par le moyen d'une aiguille, mais sans le laisser. C'est la méthode de tout l'Indostan.

4°. Il n'y a point d'inconvénient à se servir de la pointe d'une lancette, au lieu d'une aiguille, pour insérer le virus; & si l'on n'a que des croûtes, on peut avec la lancette détacher l'épiderme de la peau & frotter sur la peau vive un peu de cette poudre, ayant ensuite l'attention d'abaisser l'épiderme qu'on a soulevée, & de la presser un peu avec le doigt pour qu'elle

puisse s'attacher de nouveau à la peau.

5°. Qu'on emploie l'aiguille ou la lancette, on doit avoir attention à ne faire qu'appliquer le virus sur la peau vive, sans la percer ou la déchirer.

6°. La matiere variolique attachée à l'aiguille, au fil, ou à la lancette, étant ainsi appliquée à la peau vive qui est sous l'épiderme, l'épiderme elle même servira à la contenir, & il ne faut jamais employer d'emplâtres.

7°. La partie du corps la plus propre à recevoir l'insertion, est entre le pouce & l'index au dehors de la main. C'est dans cette partie qu'on inocule dans l'In-

doſtan, dans la Syrie, dans l'Egypte & dans la Barbarie; & l'on verra que c'eſt cette partie qu'on doit préférer, ſi on réfléchit, 1°. que les mains ſont toujours expoſées à l'air; 2°. que l'inflammation, qui ſurvient néceſſairement à l'endroit de l'inſertion, eſt, toutes choſes égales d'ailleurs, d'autant moins grande & moins incommode, que la peau eſt moins tendue & plus relâchée, conditions qui ſe trouvent particuliérement dans la partie que nous indiquons, où la peau eſt ridée de pluſieurs plis; 3°. qu'on peut y faire l'inſertion plus aiſément qu'ailleurs, parce que l'épiderme y eſt plus épaiſſe & plus difficile à rom-

pre ; 4°. enfin, qu'on peut y obferver plus aifément les phénomenes qui arrivent à l'endroit de l'infertion.

8°. Il eft vrai cependant que ces avantages ne font pas fi confidérables, qu'on ne puiffe faire l'infertion ailleurs fans courir un grand rifque. En général, il eft mieux de la faire dans quelque partie du bras que par-tout ailleurs ; mais il faut éviter de la faire aux jambes, parce que c'eft-là où les boutons ont plus de peine à fe fécher ; c'eft-là où, dans une éruption confluente, il fe forme plus aifément des ulceres ; & c'eft-là, enfin, que ces ulceres font plus difficiles à

guérir. La femme Theſſalienne, qui inoculoit au front & au menton, avoit mieux choiſi que ceux qui inoculent aux jambes.

Je confirmerai la bonté de la méthode que je viens d'expoſer, par un fait général bien connu & bien conſtaté.

Dans quelques province d'Angleterre, où depuis deux ou trois ans l'Inoculation a des ſuccès inconnus juſqu'à préſent en Europe, l'inſertion ſe fait de la maniere ſuivante.

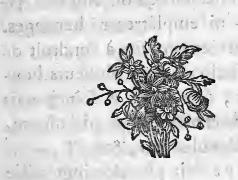
On trempe la pointe d'une lancette dans le pus d'un bouton de petite Vérole, & immédiatement après on pique le bras de la perſonne qu'on veut ino-

culer, ayant l'attention d'introduire la pointe de la lancette entre l'épiderme & la peau. Cela fait, on presse un peu avec le doigt l'épiderme qu'on a séparée de la peau, & l'opération est finie sans qu'on emploie jamais ni emplâtres ni bandages. Il survient ensuite à l'endroit de l'insertion un ou plusieurs boutons, sans qu'il y soit jamais question ni de playe, ni d'ulcere, ni d'écoulement, &c.

Il y a déja plus de vingt mille personnes inoculées de cette façon.

Il me reste à exposer la méthode que je crois devoir être mise en pratique, pour le

traitement de la petite Vérole inoculée. J'ofe croire que fur cette matiere, je dirai encore des chofes neuves & vraies.



## CHAPITRE III.

### *Du Traitement.*

L'OBJET de l'Inoculation est de donner la petite Vérole avec le moindre détriment de la santé, c'est-à-dire, de donner la moindre maladie possible.

Tout ce que nous venons de voir par rapport à la préparation & à l'insertion, tend directement à cet objet; mais ce que nous allons dire dans ce Chapitre y tient encore plus étroitement, le regarde immédiatement, & est, en conséquence, ce qu'il y a de plus important dans la matiere que nous traitons.

Il est vrai que si le Sujet est

ſain, ſi ſa ſanté n'a pas été altérée par la préparation, ſi l'inſertion a été bien faite, la maladie qui s'enſuivra ſera preſque toujours ſans danger, quelque effort que l'art puiſſe faire pour la rendre dangereuſe, ou en négligeant les moyens qui peuvent la diminuer, ou en employant ceux qui peuvent l'augmenter & l'empirer.

Mais ſi elle n'eſt pas dangereuſe, elle peut être plus forte, & il ſeroit déraiſonnable & inhumain de ne pas employer tous les ſecours qui peuvent la rendre légere, & éloigner le ſoupçon même du danger; d'autant plus que parmi les maladies aiguës, du nombre deſquelles eſt

la petite Vérole, il n'y en a pas, peut-être, une autre où ces ſecours puiſſent être ſi efficaces, & dans le même temps, ſi ſimples & ſi naturels.

Il eſt néceſſaire de fixer d'abord nos idées ſur la nature & ſur le cours de cette maladie.

Dans le cours de la petite Vérole inoculée, il y a quatre périodes très-différens entr'eux, & qui ſont clairement diſtingués par quatre époques dont ils peuvent prendre leur nom.

La premiere époque, eſt celle de l'*Inſertion*.

La ſeconde, celle de l'*Eruption locale*.

La troiſieme, celle de la *Fiévre*.

La quatrieme, celle de l'*Eruption générale.*

Le premier période s'étend depuis l'insertion jusqu'au premier effet visible du virus, à l'endroit de l'insertion, effet qui se manifeste par une légere inflammation au même endroit.

Le second période est depuis le premier effet visible du virus, à l'endroit de l'insertion, jusqu'à son premier effet sensible sur le total de l'œconomie animale, effet qui se manifeste par la fiévre.

La légere inflammation qui paroît à l'endroit de l'insertion, est une véritable éruption d'un ou plusieurs boutons varioliques. Elle est exactement de la même

nature que celle qu'on voit dans les autres parties du corps, quand l'éruption commence. C'eſt une tache rouge ou un amas de taches, qui reſſemblent à la morſure d'une puce. Ces taches s'élevent enſuite & prennent la forme des boutons de petite Vérole, en ont le cours & en ſont en effet.

Quelquefois c'eſt un ſeul bouton, qui a pour centre la piqûre même; d'autres fois, c'eſt un amas de boutons qui forment comme un grouppe de petite Vérole confluente.

Il eſt clair par-là que le virus commence à agir avant tout ſur la partie même où il a été appliqué, & que l'effet de ſon action

eſt dans cette partie, comme dans les autres, une éruption de boutons.

Quand, au lieu de faire l'inſertion avec une piquûre, on l'a faite par une inciſion, alors l'éruption ſe fait ſur l'inciſion même & tout autour, & forme cette inflammation qu'on regarde comme un ſigne que la petite Vérole a pris. Mais l'inciſion & la maniere de la traiter, ne laiſſant pas paroître l'humeur variolique ſous la forme de boutons, ont empêché les Inoculateurs de ſaiſir la nature de cette inflammation, & de connoître ce période d'*éruption locale* dans le cours de l'Inoculation.

Le troiſieme période eſt de-

puis le commencement de la fiévre juſqu'à l'éruption générale.

Il eſt vrai que le premier effet ſenſible de l'action du virus ſur le total de l'œconomie animale, n'eſt pas ordinairement la fiévre; c'eſt une douleur aux aînes ou aux aiſſelles; c'eſt une peſanteur de tête, du mal aux reins: mais ces ſymptomes manquent quelquefois; & quand ils ont lieu, ils ſont extrémement légers, & ils ſont bientôt ſuivis par la fiévre, qui eſt le ſeul ſymptôme conſtant de l'action du virus ſur le total de l'œconomie animale.

C'eſt donc par l'arrivée de la fiévre qu'on peut marquer le commencement de ce période;

& comme elle cesse toujours quand l'éruption arrive, c'est par l'éruption qu'on en doit marquer le terme.

Le quatrieme période est depuis l'éruption générale jusqu'à la chûte des croûtes.

Aussi-tôt que l'éruption est faite, la fiévre & les autres symptomes, qui ont lieu pendant le période précédent, disparoissent. Ceux qui surviennent ensuite dans ce période, ne sont plus l'effet de l'action immédiate du virus, qui a fait toute son explosion par l'éruption; mais ils sont l'effet de l'inflammation & de la suppuration des boutons.

Ces boutons sont autant de

petites tumeurs inflammatoires. Quand il y en a un grand nombre, quand tout le corps en eſt couvert, leur inflammation & leur ſuppuration doivent néceſſairement produire la fiévre & tous les autres ſymptomes des maladies inflammatoires. Mais cette fiévre & ces ſymptomes ne ſont pas l'effet propre & immédiat de l'action du virus variolique. Les mêmes ſymptomes auroient lieu ſi, par quelque cauſe que ce fût, on pouvoit couvrir le corps d'un Sujet de ſemblables boutons, quoique d'une nature & d'une origine différente.

Lorſque le nombre des boutons, fruits de l'éruption générale,

eſt petit, leur inflammation & leur ſuppuration n'ont qu'un effet peu ſenſible. Lorſqu'il n'y en a point du tout, ce dernier période n'a point lieu dans l'Inoculation, & la maladie eſt finie à l'inſtant même que la fiévre de l'éruption a ceſſé.

Par la deſcription de ces quatre périodes, on voit clairement quelle eſt la marche de la nature dans l'Inoculation. Le virus qu'on applique par l'inſertion donne la petite Vérole à la partie même où il a été appliqué. Cette petite Vérole locale agit enſuite ſur le total de l'œconomie animale & donne la petite Vérole générale.

Le total de l'œconomie ani-

male n'eſt donc pas affecté pendant les deux premiers périodes de l'Inoculation, & l'Inoculé n'a rien à changer, par conſéquent, dans ſon ſyſtême ordinaire de vie. Ce n'eſt donc pas ſur ces deux premiers périodes que tombent les préceptes qu'on peut donner ſur le traitement. Mais l'Inoculé eſt malade pendant les deux derniers périodes; & il doit alors ſe conduire d'après les régles qui peuvent diminuer ſa maladie.

Ce ſont ces deux derniers périodes qui conſtituent ce qu'on appelle la *maladie de la petite Vérole*; nom qui embraſſe deux périodes & deux maladies tout-à-fait différentes entr'elles & par

leur nature, & par leur cause; comme aussi par leurs symptomes & leur durée. L'une appartient à l'action immédiate du virus; l'autre à l'inflammation & à la suppuration des boutons: l'une est nerveuse (*a*), l'autre est inflammatoire.

Il faut cependant remarquer qu'il y a, à l'endroit de l'insertion, une inflammation & une éruption qui a précédé le premier période de la maladie, & qui se prolonge & s'augmente même quelquefois à proportion que ce période avance, & qui doit, en conséquence, mêler ses effets à ceux qui appartiennent à l'action immédiate du virus

(*a*) *Voy.* l'Ouvrage cité pag. 70.

ſur le total de l'œconomie animale.

Cette remarque eſt d'autant plus importante, qu'elle nous fait ſentir la principale différence qu'il y a entre la petite Vérole inoculée & la naturelle : nous allons la développer.

L'Inoculation nous montre que la partie où l'on applique le virus eſt conſtamment la premiere à en être affectée, & qu'elle en eſt affectée plus fortement que les autres. Elle devient le ſiége d'une éruption plus ou moins abondante, & en conſéquence d'une inflammation plus ou moins grande.

Dans la contagion où le virus, diſperſé dans l'air, eſt preſ-

que toujours porté par la respiration dans les poumons, ou par la déglutition dans l'estomac; la partie de ces visceres, où il est appliqué, doit être affectée de la même maniere que la partie extérieure dans l'Inoculation. Mais cette éruption & cette inflammation, qui ne portent aucune, ou presqu'aucune atteinte à l'œconomie animale, quand elles se font sur la peau d'un bras, d'une main, doivent en porter nécessairement une très-grande quand elles sont dans ces visceres, dont l'action est si nécessaire à la vie, dont l'influence sur toutes les autres parties est si grande, & dont la nature est telle que l'inflammation

de la plus petite partie doit entraîner ſouvent l'inflammation totale du viſcere.

En effet, les ſymptomes de la petite Vérole naturelle, quand la maladie eſt forte, nous annoncent que le foyer eſt dans l'eſtomac ou dans les poumons, & l'ouverture des cadavres nous montre conſtamment que l'éruption qui ſe fait dans l'intérieur de ces viſceres, ſemblable à celle que nous voyons à l'extérieur, a été la cauſe de la mort.

Cette éruption & l'inflammation locale, qui en ont été la ſuite, lors même qu'elles ſont légeres, étant dans les poumons ou dans l'eſtomac, doivent produire des effets ſenſibles qui ſe

mêlent avec ceux du virus, & faire prendre à la maladie, dans ce premier période, un caractère inflammatoire qu'elle n'auroit pas sans cela.

Dans la petite Vérole naturelle, presque toujours dès le second ou le troisieme jour de la fiévre, le poulx, la chaleur, &c. annoncent une inflammation interne, & le sang qu'on tire dans ce temps est inflammatoire, comme celui qu'on tire dans les fluxions de poitrine.

Mais dans la petite Vérole inoculée, comme l'inflammation, qui est à l'endroit de l'insertion, est toujours très-peu considérable, sur-tout si l'insertion a été bien faite, & qu'elle

qu'elle n'eſt pas ſur un organe délicat & eſſentiel à la vie, elle peut être regardée comme nulle, & l'on peut, en conſéquence, regarder la fiévre & les autres ſymptomes de ce période comme appartenans uniquement à l'action immédiate & inconnue du virus, ſans que d'autres cauſes y mêlent leurs effets. Auſſi dans la petite Vérole inoculée, on ne voit jamais, pendant ce période, aucun de ces ſymptomes inflammatoires, qu'on voit preſque toujours dans la petite Vérole naturelle.

On doit donc regarder ces deux périodes de la maladie dans la petite Vérole inoculée, comme appartenans à deux cauſes

différentes & qui agissent en deux temps différens. L'une est l'action du virus; l'autre, l'inflammation & la suppuration des boutons.

Après avoir expliqué la nature & la différence de ces deux périodes, qui constituent la maladie de la petite Vérole, passons maintenant au traitement de la maladie, & commençons par les régles d'après lesquelles on doit se conduire dans le premier période, c'est-à-dire, depuis le commencement de la fiévre jusqu'à l'éruption.

Ces régles sont d'autant plus importantes, que les deux périodes se correspondent toujours. C'est un axiome en Médecine

que, plus la fiévre, c'eſt-à-dire, la maladie produite par l'action immédiate du virus, eſt forte, plus forte eſt l'éruption. Quand l'éruption eſt faite, ſes ſuites ſont inévitables, ou preſque inévitables. Il s'enſuit de-là que tous les efforts de l'art doivent tendre à diminuer la maladie dans ce premier période, qui décide de la gravité de la maladie qui doit ſe manifeſter dans le ſecond.

Ces régles ſont ſimples & faciles, & elles conviennent également à la petite Vérole inoculée & à la naturelle.



Ire. REGLE. *L'air qu'on respire doit être frais.*

Pour peu qu'on observe les phénomenes de cette maladie, on verra que son action tend à assimiler une partie de nos humeurs à ce premier atome variolique, qui a été appliqué à quelque partie du corps ou par l'Inoculation, ou par la contagion. Le résultat de cette action sont les boutons, dont la matiere est parfaitement semblable à celle du premier atome appliqué. C'est donc la reproduction & la multiplication de ce premier atome, c'est l'assimilation de nos humeurs au virus variolique qui fait l'essence de cette maladie.

On sçait d'ailleurs que tout le

danger eſt dans cette aſſimilation, c'eſt-à-dire dans la quantité des boutons : l'objet du traitement doit donc être de la diminuer. L'air froid qu'on reſpire remplit parfaitement cet objet, parce que la chaleur eſt l'agent le plus univerſel & le plus puiſſant de la nature dans la reproduction des êtres, dans la végétation, dans la fermentation, & en général dans tous les procédés où il faut changer la nature d'une matiere pour l'aſſimiler à une autre. Le froid doit donc diminuer & retarder l'aſſimilation de nos humeurs à la matiere variolique, comme il retarde & affoiblit la fructification d'une Plante, la fermentation d'un corps.

On pourroit produire encore d'autres raiſons pour expliquer les effets ſalutaires de l'air frais dans cette maladie (*a*) ; mais les raiſonnemens ne ſont pas néceſſaires dans une matiere où l'expérience peut nous guider ſi ſûrement.

L'expérience conſtante de tous les temps & de tous les pays,

(*a*) On pourroit dire, par exemple, que les nerfs ſont de tous les organes du corps ceux qui ſont le plus particuliérement attaqués dans cette maladie, (*Voy.* Réflex. ſur les Préjugés, pag. 70.) & que le froid eſt le ſpécifique le plus actif pour calmer les affections des nerfs, comme on commence déja à le reconnoître dans quelques pays de l'Europe, & comme on le reconnoîtra mieux avec le temps, qui paroît augmenter tous les jours dans l'eſpéce humaine policée la foibleſſe de ces organes.

nous prouvent que l'air frais qu'on reſpire eſt le plus puiſſant antidote qu'il y ait contre cette maladie, & que l'air chaud eſt la principale cauſe des accidens malheureux qu'on voit arriver ſi ſouvent.

Je pourrois citer les obſervations des plus illuſtres Médecins qui ont enſeigné cette vérité, je pourrois citer les miennes auſſi; mais il me ſuffira d'en appeller ici à l'autorité de Sidenham, l'Oracle de la Médecine, ſur-tout dans la petite Vérole.

Qu'on liſe les Ouvrages de ce grand homme, & on le verra, par-tout où il parle de cette maladie, inſiſter ſur la néceſſité de reſpirer un air frais. Qu'on com-

pare ſes différens écrits & même les différentes éditions qu'il en en a données, & l'on verra qu'il n'a pas été conduit à cette opinion par quelque raiſonnement plauſible, ou par quelque prévention, mais par degrés & par une longue ſuite d'expériences.

Les plus illuſtres Médecins, qui ont traité de cette maladie après lui, n'ont eu rien à ajouter à ce qu'il en dit, & tous ont confirmé ſa doctrine ſur l'utilité de l'air frais.

Quelques-uns même l'ont pouſſée plus loin, & ont avancé que, plus l'air étoit frais, meilleur il étoit. Ils ont été portés à cette opinion par pluſieurs exemples de perſonnes déſeſpérées, ou

même réputées mortes par la petite Vérole, & qui en ſont revenues après avoir été expoſées à l'air ouvert & froid au milieu de l'hiver.

Les ſuccès que l'Inoculation a eus depuis deux ou trois ans dans quelques provinces d'Angleterre, ſont attribués par pluſieurs illuſtres Médecins Anglois, principalement au courage des Inoculateurs qui ont donné à cette régle une étendue que Sidenham lui-même n'avoit jamais oſé lui donner, & en vérité, ils ont preſque démontré qu'il n'y a pas à craindre de la pouſſer trop loin.

Quelle preuve plus forte peut-on avoir de cela que le fait ſui-

vant, rapporté par M. Monro (a) : Cent douze perſonnes ont été inoculées avec le plus grand ſuccès au milieu de l'hiver dans quelques-unes des Iſles les plus ſeptentrionales de l'Ecoſſe, où il y avoit à peine aſſez de matieres combuſtibles pour préparer la nourriture ; pluſieurs des Inoculés, pendant tout le cours de leur Inoculation, ſortoient de la maiſon & marchoient pieds nuds ſur la neige & ſur la glace, ſans qu'il en ait péri un ſeul.

En citant cet exemple, je ne prétends pas conſeiller de pareils excès. Mais ſi je n'ai pas le courage de donner des conſeils qui révolteroient tout le monde,

(a) *Voy.* l'Ouv. du Dr. Backer.

j'ai celui de dire, avec cette aſſurance que donne une perſuaſion intime, qu'il y a tout à craindre de la chaleur de l'air, & rien du tout, ou fort peu du froid; qu'un Médecin peut avoir recours à l'excès même du froid dans les cas où le Sujet eſt menacé d'une petite Vérole confluente & dangereuſe; & qu'une grande partie de ceux qui meurent de la petite Vérole naturelle, après avoir été bien ſoignés & après avoir reſté bien couverts dans leur lit, dans une chambre bien échauffée & inacceſſible à l'air extérieur, n'en ſeroient pas morts s'ils avoient eu le bonheur d'être ſurpris de cette maladie au milieu d'une

campagne dans le plus fort de l'hiver, & n'ayant pour tout asyle qu'une cabane qui ne pût pas les mettre à l'abri de la rigueur de la saison.

On voit bien que dans tout ce que je viens de dire, j'ai eu en vue la petite Vérole naturelle plus que l'inoculée. Celle-ci est naturellement si bénigne, que quand on ne s'efforce pas de la rendre dangereuse, il n'est jamais besoin d'employer des moyens qui seroient ou paroîtroient violents.

Je me borne donc à demander que les Inoculés, pendant la maladie, évitent également les excès de la chaleur & du froid; qu'ils respirent un air frais,

& que le degré de cette fraîcheur ſoit déterminé par leur bien être ; qu'ils ſe conduiſent, par rapport à cela, comme ils ſe conduiroient en pleine ſanté, s'ils ne cherchoient que leur plaiſir dans l'air qu'ils doivent reſpirer.

Il eſt vrai que la maladie augmentant en eux la chaleur, augmente auſſi le deſir d'un air frais, & que tel degré de fraîcheur qui ne plairoit pas à une perſonne en pleine ſanté, lui fera grand plaiſir quand elle eſt malade de la petite Vérole. Mais ce deſir eſt la voix de la nature ; & le ſoulagement, le bien être que le malade éprouve auſſitôt que ce deſir eſt ſatisfait, ſont

une preuve que cette voix n'eſt pas trompeuſe.

Je ne puis m'empêcher ici de faire une réflexion. Il n'y a pas un Médecin qui puiſſe ignorer que Sidenham, Boerhaave & tous les grands Maîtres de l'art ont preſcrit l'obſervation de cette régle. Il n'y en a pas un ſeul qui osât imprimer, contre l'avis des plus habiles Médecins, qu'il faut tenir les malades de la petite Vérole dans une chambre bien échauffée & les défendre ſoigneuſement de l'air frais, comme d'une choſe qui peut leur être très-nuiſible.

Cependant il y en a pluſieurs qui traitent ou ſouffrent qu'on traite leurs malades de la petite

Vérole ſelon cette même méthode, qu'ils voyent combattre par les plus grands Médecins & qu'ils n'oſeroient enſeigner publiquement. D'où peut venir une contradiction ſi blâmable entre leur conduite & leurs opinions, entre leur pratique & des principes qu'ils ne peuvent ſe diſpenſer de reconnoître?

Elle vient ſans doute de la néceſſité où les Médecins ſe voyent de traiter les malades ſelon le préjugé public, & le préjugé public, dans cette maladie, eſt que la chaleur eſt utile & même néceſſaire, & que le froid eſt contraire & dangereux.

Si on cherche l'origine de ce préjugé, on la trouve dans une

doctrine qui enseigne que la chaleur doit *pousser* à la peau les *humeurs*, & que le froid doit les faire *rentrer*.

Quoique cette opinion soit une de ces erreurs populaires auxquelles les Médecins les moins instruits ne peuvent croire, il peut y en avoir pourtant quelques-uns qui, entraînés par l'habitude & le préjugé, s'y laissent aller de bonne foi. Arrêtons nous un instant pour la combattre.

1°. Elle est démentie par l'expérience, qui vaut toujours mieux que tous les raisonnemens.

2°. Elle est fondée sur des idées vagues & confuses, comme

chacun peut s'en convaincre en définiſſant les mots par leſquels elle eſt exprimée.

3°. Loin que la chaleur de l'air qu'on reſpire pouſſe au dehors les humeurs, elle les détermine à ſe porter en plus grande quantité aux parties internes & ſpécialement aux poumons, en dilatant les vaiſſeaux ſanguins de ce viſcere, & augmentant en conſéquence leur capacité. C'eſt, au contraire, le froid qui contracte & reſſerre le diamétre de ces vaiſſeaux & oblige les humeurs à ſe porter en plus grande quantité aux parties extérieures.

4°. Quand l'éruption eſt faite, quand les boûtons ont une fois

paru, le froid de l'air qu'on respire & de l'atmosphere qui nous environne ne les fait pas *rentrer*. C'est ce qu'ont toujours observé plusieurs Médecins : c'est ce que j'ai observé moi-même, & ce que chacun peut observer à son tour. Au contraire, l'éruption est toujours plus abondante dans les parties qui restent exposées à l'air, comme le visage & les mains, même quand l'air est froid.

5°. Si l'air froid faisoit dissiper les boutons, on auroit ces boutons de moins, & cela feroit un grand bien dans une maladie où tout le mal & tout le danger vient des boutons.

On voit souvent dans les pe-

tites Véroles extrémement légeres des boutons qui diſparoiſſent peu de temps après leur éruption, & les Médecins experts prennent ce phénomene, quand il n'eſt accompagné d'aucun mauvais ſymptome, pour un ſigne de la bénignité de la maladie.

6°. Ce qui fait penſer que les boutons qui diſparoiſſent *rentrent* réellement, & que l'humeur, qui étoit deſtinée à remplir ces boutons, ſe porte dans les parties internes & y produit ces maux qui ſont la cauſe immédiate des accidens fâcheux qu'on voit arriver dans cette maladie, & de la mort même, eſt que ſouvent la diſparition des

boutons eſt jointe aux accidens les plus funeſtes : mais c'eſt prendre l'effet pour la cauſe. Ce ne ſont pas les boutons qui diſparoiſſent qui cauſent ces accidens ou la mort même, mais ce ſont ces accidens & l'atteinte portée aux ſources de la vie qui font diſparoître les boutons.

Quand une cauſe quelconque porte une atteinte à la vie, (comme il arrive lorſque l'éruption ſe fait dans les poumons & dans l'eſtomac, & y cauſe une inflammation trop grande, une ſuppuration trop abondante, la gangrene même ou le ſphacele.) alors la nature ſuccombant à cette attaque intérieure ceſſe d'avancer l'éruption extérieure & l'inflamma-

tion, & en conſéquence les boutons diſparoiſſent.

En effet, les ſymptomes qui annoncent ces maux internes précedent toujours la diſparition des boutons, & l'ouverture des cadavres nous montre que ces maux qui ont cauſé la mort ont dû commencer avant que les boutons diſparuſſent.

L'inflammation & la ſuppuration d'un cautere, d'un véſicatoire, d'une playe, d'un ulcere, ceſſent dans toute maladie quand la cauſe du mal porte atteinte à la vie. Si on diſoit alors que la cauſe des ſymptomes funeſtes qu'on voit arriver, eſt la rentrée de l'humeur que fourniſſoit l'ulcere ou le véſicatoire, on raiſon-

neroit auſſi-bien que quand on dit que les boutons qui rentrent cauſent la mort (*a*). On prendroit, comme dans le cas dont il s'agit ici, l'effet ou le ſigne du mal pour ſa cauſe.

Ce petit nombre de réflexions ſuffira pour faire voir l'abſurdité de la doctrine que nous combattons. A combien de millions d'hommes a-t-elle été funeſte ?

II^e^. RÉGLE. *Il faut donner à l'eſprit du malade le plus de diſſipation qu'il eſt poſſible.*

Quelque étrange que puiſſe paroître cette régle, elle eſt ce-

(*a*) Il eſt vrai que le raiſonnement que je donne là, comme un exemple de ſophiſme, eſt ſouvent employé même par les Médecins, mais il n'en eſt pas moins mauvais.

pendant de la plus grande importance.

L'influence que les mouvemens de l'ame ont ſur les maladies du corps, eſt connue de tout le monde : mais dans aucune maladie, elle n'eſt ni auſſi grande ni auſſi marquée que dans la petite Vérole. On juge ſouvent du danger de ceux qui en ſont attaqués par la crainte qu'ils en ont, & ordinairement on n'a rien de plus intéreſſant que de leur cacher qu'ils ſont malades de la petite Vérole. Pluſieurs même négligent de s'en mettre à l'abri par l'Inoculation, parce qu'ils ſont convaincus que s'ils venoient à l'avoir, ils n'en ſeroient point effrayés, tant on

eſt perſuadé que la crainte en fait le principal danger.

Mais ſi l'on regarde de près, & ſi l'on tâche d'épier les mouvemens de l'ame dans ce premier période de la maladie, on verra qu'il y a dans le malade d'autres mouvemens qu'on ne peut pas exprimer par le nom de craintes. C'eſt un abattement, une triſteſſe, un mal-aiſe, une inquiétude plus ou moins grande, plus ou moins marquée, qui ſemblent annoncer que ce principe actif, qui préſide à notre conſervation, eſt menacé de quelque danger, ſent, pour ainſi dire, la préſence & l'action d'une cauſe qui porte à la ſanté & à la vie une atteinte d'autant plus dangereuſe,

reuſe, qu'elle ſe manifeſte moins par les ſymptomes extérieurs.

En effet, la douleur, la chaleur, la force & la fréquence du pouls, qui ſont les ſymptomes par leſquels on meſure ordinairement l'intenſité des maladies, ne répondent pas dans celle-ci à l'abattement, à la laſſitude, au mal-aiſe qu'on obſerve ſouvent dans ceux qui en ſont attaqués.

Ces ſymptomes & leur diſproportion avec les autres ſont le principal caractere des maladies peſtilentielles, du nombre deſquelles eſt la petite Vérole (*a*).

(*a*) C'eſt principalement par cette diſproportion des ſymptomes, que le Médecin expert reconnoît la petite Vérole naturelle dès l'inſtant que la fiévre ſe manifeſte.

Ne pourroient-ils pas ſervir d'une nouvelle preuve que ces maladies ont leur ſiége dans les nerfs, qui ſont de tous les organes ceux qui touchent le plus immédiatement à l'ame ?

L'exiſtence de ces mouvemens dans l'ame étant prouvée, on voit qu'il faut en exciter de contraires par la diſſipation.

J'ai toujours été frappé de la reſſemblance qu'il y a entre les ſymptomes de cette maladie, dans ſon premier période, & ceux qu'on ſouffre dans la navigation quand on y eſt malade de la mer. Les angoiſſes, les nauſées, les envies de vomir, la laſſitude, l'abattement, la triſteſſe, le mal & la peſanteur

de tête sont les mêmes dans l'un & dans l'autre cas, & ils ne diffèrent que par leur durée. Quelquefois même quand on souffre beaucoup & long-temps à la mer, on a de petites bouffées de fiévre, le pouls devient concentré & intermittent comme dans le premier période de la petite Vérole.

La dissipation fait toujours disparoître ces symptomes & même les prévient. Les Marins sçavent bien que le meilleur parti à prendre, pour ceux qui sont malades ou qui sont sujets à l'être, est de rester sur le tillac & de s'occuper de la manœuvre. J'ai vu cent fois des personnes souffrantes à la

mer, se trouver parfaitement guéries dans l'instant même que quelque forte impression étoit portée à leur esprit. Un vaisseau qui passe à une petite distance, une terre qu'on découvre, quelque chose enfin qui les frappe vivement les guérit dans l'instant.

Mais cette comparaison & tous les raisonnemens que je viens de faire ne me persuaderoient pas de la vérité & de l'utilité de cette régle, sans les faits que j'ai eus sous les yeux.

J'ai vu des enfans, dans ce période, abandonnés à eux-mêmes dans leur lit, souffrir toutes les angoisses qui accompagnent cet état; & j'ai vu tous leurs maux diminuer & ces-

ſer preſque entiérement auſſitôt que leur eſprit a été tiré, pour ainſi dire, hors d'eux-mêmes par quelque diſcours, par quelqu'objet qui les amuſoit. J'ai vu la diminution & la ceſſation de ces ſymptomes d'une maniere encore plus marquée lorſqu'on leur a fait quitter leur lit, qu'on les a invités à danſer, à ſe promener, à jouer, & qu'on a ajouté aux diſtractions de l'eſprit le mouvement & l'exercice modéré. J'atteſte, avec vérité, que toutes les fois que j'ai conduit mes Inoculés d'après ce principe, que je les ai empêchés de garder leur lit, & que j'ai employé tous les moyens pour les diſſiper & pour les tenir en mou-

vement, ce période de la maladie s'eſt paſſé de maniere qu'on pouvoit à peine s'appercevoir qu'ils étoient malades.

Je ne ſçais ſi l'exercice eſt bon dans cet état, par la diſtraction néceſſaire qu'il porte à l'eſprit, ou parce qu'il augmente & facilite les ſécrétions, ou par quelqu'autre raiſon; mais je ſçais que conſtamment il ſoulage le malade & diſſipe ſes ſouffrances, ſans jamais produire aucun mauvais effet.

Autant il eſt aiſé de diſſiper & d'amuſer les enfans, autant il eſt difficile d'agir ainſi ſur les eſprits des adultes. Il faut pour eux des objets plus intéreſſans & qu'on peut déterminer ſeule-

ment d'après la connoissance de leurs goûts & des circonstances. Mais, en général, tout exercice modéré, qui est accompagné de dissipation, produit l'effet qu'on desire, comme la promenade, &c. & toute autre gymnastique modérée. Je dis que, pour que l'exercice soit utile, il doit être accompagné de dissipation. Un homme qui se promene uniquement pour faire de l'exercice & pour suivre l'ordonnance du Médecin, sera bientôt fatigué, pendant que ce même homme fera plusieurs lieues à la chasse sans l'être.

Il est bien difficile de donner des régles positives & précises

ſur cet article : c'eſt à la ſageſſe de ceux qui conduiſent les malades, c'eſt aux malades mêmes, c'eſt aux circonſtances qu'on doit s'en rapporter.

Mais on verra avec étonnement que, par ce moyen, une maladie qui auroit été forte & incommode ſi le malade avoit été ſoigné & obligé à garder ſon lit, ſe réduit à rien ſi l'on ſuit cette régle.

Pour moi, je laiſſe aux autres à chercher les raiſons de ces effets ſinguliers, & à l'expérience à prouver ce que j'avance.

Quelques-uns de ces Inoculateurs qui ont eu tant de ſuccès dans quelques provinces en Angleterre, ont l'attention de me-

ner dans les champs leurs Inoculés aussi-tôt que la fiévre commence, & pendant tout le cours de la fiévre ils les obligent à tirer eux-mêmes d'une pompe l'eau qu'ils veulent boire, &, en général, ils les exposent indistinctement à l'air libre en toute sorte de temps & de saison, non-seulement pendant la fiévre, mais encore pendant l'éruption (*a*).

Les deux régles que nous venons d'exposer contiennent tout ce qu'il y a d'essentiel à sçavoir pour conduire le malade dans le premier période de la petite Vé-

(*a*) *Voy.* Dr. Backer's *Inquiry into the merits of method of Inoculating the small pox.*

role. L'air frais qu'on lui fera respirer & la dissipation qu'on portera à son esprit, affoibliront constamment & prodigieusement la maladie & en éloigneront tous les symptomes fâcheux dont elle est si souvent accompagnée.

Mais pour mettre encore plus de clarté dans une matiere si importante, nous allons développer quelques autres régles qui sont renfermées dans l'explication que nous avons donnée des deux premieres ; ou qui en dérivent comme autant de corollaires.

1°. *L'air frais qu'on respire doit être, autant qu'il est possible, libre, ou tel qu'il se change*

*continuellement, de façon que celui qui est entré une fois dans les poumons n'y rentre pas une seconde fois.*

2°. *La boisson doit être fraîche & agréable au goût.*

Elle doit être fraîche par les mêmes raisons que l'air qu'on respire doit être frais. Elle doit être agréable au goût pour prévenir les nausées & les envies de vomir, symptomes ordinaires dans cette maladie.

3°. *On peut, en général, s'en rapporter au goût du malade par rapport à la quantité & à la qualité de la nourriture.*

La nature lui parle un langage plus vrai & plus sûr que les Médecins. L'appétit manque,

toutes choſes égales d'ailleurs, à proportion que la maladie eſt forte, & ſi c'eſt un faux appétit qui les invite à manger, ils ſont bientôt raſſaſiés.

4°. *L'habillement & la couverture du lit doivent être comme dans l'état ordinaire de ſanté.*

5°. *Il faut empêcher le malade de garder le lit, excepté aux heures ordinaires du ſommeil.*

Quand on penſe que Sidenham a recommandé cette régle, ſi ſimple & ſi claire, comme une des plus eſſentielles, & comme la plus propre à diminuer tous les ſymptomes de la maladie & à prévenir une éruption confluente : quand on penſe que les plus grands Praticiens l'ont re-

commandée après lui avec autant & plus de chaleur, & que l'expérience en a toujours confirmé d'une maniere évidente l'utilité & l'importance : quand on voit enſuite qu'elle eſt généralement négligée, comme ſi elle étoit ignorée ; on eſt tenté de croire que l'objet qu'on ſe propoſe dans le traitement de cette maladie n'eſt pas de la rendre plus légere & d'en éloigner le danger.

Telles ſont les régles d'après leſquelles il faut conduire l'Inoculé pendant le premier période de la maladie, c'eſt-à-dire, depuis le commencement de la fiévre juſqu'à la fin de l'éruption. Ces régles ſont indiquées par la

nature & confirmées par l'expérience.

Elles ſont indiquées par la nature. Que demande-t-elle, en effet, par cette chaleur interne, par cette ſoif, par ces angoiſſes & ces envies de vomir, par cette peſanteur de tête, par cette triſteſſe & cette inquiétude, par tous les ſymptomes, enfin, qui caractériſent ce premier période de la petite Vérole ? Qu'eſt-ce qu'elle demande, dis-je, ſinon de l'air frais & ouvert, de la boiſſon fraîche & agréable au goût, de la diſſipation à l'eſprit, &c. ?

Elles ſont confirmées par l'expérience. Chez quelle eſpéce d'hommes cette maladie eſt-

elle moins dangereuſe ? N'eſt-ce pas, de l'aveu de tout le monde, chez ceux qui, abandonnés aux ſoins de la nature, en ſuivent plus aiſément les impreſſions, je veux dire les gens du peuple & de la campagne ?

Mais cette expérience générale ne perſuadera pas autant que les expériences particulieres que chacun peut faire lui-même en ſuivant alternativement tantôt les régles que nous propoſons, & tantôt celles qui ſont établies dans la pratique ordinaire. On peut d'abord ſuivre celles-ci dans la petite Vérole inoculée. Elles entraîneront d'autant moins de riſques, que la petite Vérole inoculée eſt par elle-même ſi

bénigne, que les erreurs du traitement ordinaire ne peuvent jamais la rendre bien dangereuſe ou mortelle.

J'avertis pourtant que, par le traitement ordinaire, j'entends celui qui eſt généralement pratiqué par les Inoculateurs les plus éclairés & les plus humains, & qui conſiſte à traiter cette maladie, comme on traiteroit une fiévre ſimple & bénigne, d'une nature différente & d'une durée à peu-près égale. J'appelle traitement ordinaire, celui dans lequel le malade garde ſon lit, où l'air de la chambre eſt d'une chaleur modérée, où ſa nourriture eſt du bouillon, un œuf, ou un peu de potage,

& sa boisson quelqu'une de ces ptisanes qu'on appelle rafraîchissantes & légérement apéritives.

Mais pour faire l'expérience que je propose, il faudroit bien se garder de suivre un traitement semblable à celui qu'on voit trop souvent pratiqué dans la petite Vérole naturelle, quand pour *faire sortir*, comme on dit, l'*humeur variolique*, pour *la pousser à la peau*, pour l'*attirer aux jambes* & l'*éloigner des parties nobles*, pour *dégager l'estomac* de ces humeurs qui donnent les angoisses & les envies de vomir, on tient le malade bien couvert dans son lit, dans une chambre bien échauffée & inaccessible à l'air extérieur, quand on em-

ploie l'émétique, la ſaignée, les purgatifs, les véſicatoires, les cordiaux, les apozémes, &c. Quand, en un mot, pour ſatisfaire aux préjugés les plus abſurdes, on emploie tous les moyens qui peuvent rendre dangereuſe & mortelle une maladie qui auroit été douce & légere, ſi on l'avoit entiérement abandonnée à la nature. Un pareil traitement pourroit être funeſte même dans la petite Vérole inoculée.

Qu'on traite donc un Inoculé à la maniere ordinaire, qu'on en traite un autre d'après les régles que je propoſe; je ſuis ſûr que d'après cette double expérience, on ſera encouragé

à répéter la derniere, qu'on oſera l'employer enſuite dans la petite Vérole naturelle, & qu'on verra, enfin, avec horreur combien la mauvaiſe Médecine peut aggraver les maux que la nature nous envoie, & devenir plus funeſte que ces mêmes maux qu'elle prétend ſoulager.

Quoique ces régles ſuffiſent pour rendre toujours la petite Vérole inoculée légere & bénigne, pour en éloigner tous les ſymptomes fâcheux & toute eſpéce de danger, ſans qu'il y ait jamais beſoin d'aucun autre ſecours, je ne veux pourtant pas omettre d'indiquer deux moyens que l'art pourroit employer utilement pour remplir le même objet.

Le premier de ces moyens eſt l'uſage des anti-ſpaſmodiques : leur vertu ſalutaire dans cette maladie a été reconnue par les plus grands Praticiens, & ma propre expérience me l'a confirmée. J'ai toujours vu qu'ils en calmoient tous les ſymptomes, ſans jamais produire aucun mauvais effet ; j'ai vu qu'on pouvoit les donner impunément dans une doſe plus forte que dans toute autre maladie, & que dans l'état même de ſanté ; j'ai vu clairement dans leurs effets une nouvelle preuve que les organes, qui ſont les plus affectés dans cette maladie, ſont les nerfs. Mais il eſt bon d'avertir que c'eſt pendant le premier période de

la maladie, & non pas après l'éruption, qu'il faut les employer.

L'autre moyen eft nouveau, & je le propofe feulement comme une conjecture qui mérite d'être confirmée par de nouvelles expériences.

C'eft une loi conftante de la nature que l'éruption locale à l'endroit de l'infertion précede au moins de trois jours la fiévre, & que, plus la fiévre tarde à arriver après cette éruption, plus la maladie eft légere & bénigne, toutes chofes égales d'ailleurs. De-là, j'en ai inféré que le virus qui agiffoit immédiatement fur le total de l'œconomie animale, n'étoit pas celui qu'on avoit appliqué dans l'infertion, mais ce-

lui qui eſt contenu dans les boutons de cette éruption. J'ai conjecturé enſuite que s'il y avoit quelque moyen de retarder l'action de ce virus, ce retardement rendroit la maladie plus légere : j'ai penſé qu'on pourroit trouver ce moyen dans l'action du froid ſur ces boutons.

J'ai donc eſſayé ſur deux Sujets de leur faire tenir la main à laquelle j'avois fait l'inſertion dans l'eau froide, le plus ſouvent & le plus long-temps qu'il m'a été poſſible, depuis le premier ſigne de l'éruption locale juſqu'à l'arrivée de la fiévre. Dans tous les deux la fiévre n'a paru que le ſixieme jour après l'éruption locale; elle a été preſ-

que inſenſible, & n'a duré que quatre ou cinq heures.

Mais deux faits ne ſuffiſent pas en Médecine pour faire une régle générale. Le ſuccès que j'ai obſervé dans ces deux Inoculations pourroit tenir à d'autres cauſes : il ſera toujours bon de répéter & de varier cette expérience ; on pourroit parvenir à quelque découverte utile, & il en réſultera toujours cet avantage, qu'on obſervera avec plus d'attention cette éruption locale & les rapports qu'elle a avec l'éruption générale.

Voilà tout ce que j'avois à dire pour le traitement de la petite Vérole inoculée pendant le premier période de la *mala-*

*die*, c'eſt-à-dire, pendant la fiévre.

L'Inoculé qui a été conduit d'après ces principes, après avoir paſſé ce période ſans s'appercevoir à peine qu'il étoit malade, aura certainement une éruption générale, extrêmement légere, ou n'en aura point du tout.

Dans le premier cas, l'inflammation & la ſuppuration d'un petit nombre de boutons n'aura aucune influence ſenſible ſur le total de l'œconomie animale, & il ne pourra jamais y avoir aucun de ces ſymptomes qui ſont la ſuite néceſſaire d'une éruption abondante, comme la fiévre de ſuppuration, ni aucun de ces accidens funeſtes

qui

ſont la ſuite également néceſſaire d'une éruption confluente ; de façon que, dans ce cas, le ſecond période de la petite Vérole n'eſt pas dans le fait une maladie, & l'Inoculé eſt guéri dès l'inſtant même que l'éruption eſt faite.

A plus forte raiſon, il eſt parfaitement guéri dans le ſecond cas, c'eſt-à-dire, quand il n'y a point eu d'éruption générale : alors il ne reſte en lui d'autre ſuite de l'action du virus, que les boutons qui étoient ſurvenus à l'endroit de l'inſertion avant même le commencement de la maladie. Ces boutons ne peuvent plus avoir aucune influence ſur l'œconomie animale, & ſont

une preuve non équivoque que l'inſertion a eu tout ſon effet.

On doit donc le regarder comme guéri dans tous les cas, ou tout au plus comme convaleſcent d'une maladie qui a été bien courte & bien légere. L'Inoculateur n'a plus rien à faire, & l'Inoculé n'a plus rien à craindre de ſon Inoculation.

Mais celui qui a très-peu de boutons, ou qui même n'en a qu'un ſeul, a-t-il la petite Vérole auſſi véritablement que celui qui en eſt couvert, en eſt-il *également* à l'abri pour l'avenir?

Il a véritablement la petite Vérole, parce que le caractere ſpécifique de cette maladie, celui dont elle prend ſa dénomi-

nation dans preſque toutes les langues, celui par lequel on peut la diſtinguer de toute autre maladie, ſont les boutons varioliques & non pas le nombre de ces boutons.

Il en eſt également à l'abri pour l'avenir, parce que toutes les raiſons qu'on apporte pour prouver qu'on n'a la petite Vérole qu'une ſeule fois dans la vie, ont la même valeur & pour une petite Vérole d'un bouton, & pour une petite Vérole de dix mille.

Les exemples que l'on cite, vrais ou faux, du retour de cette maladie, ſont donnés comme ayant eu lieu après des petites Véroles abondantes, autant qu'a-

près des petites Véroles légeres.

Si un bouton ne met pas à l'abri du retour, pourquoi deux, pourquoi cent produiroient-ils cet effet ? quel nombre en faudra-t-il ?

Si la probabilité d'être à l'abri de la petite Vérole étoit proportionnée à la quantité des boutons qu'on a eus, l'Inoculation feroit une pratique abfurde, & les régles qu'on donne pour le traitement de cette maladie feroient également abfurdes, parce que ces régles & cette pratique, dont l'objet eft de diminuer la maladie, c'eft-à dire la quantité des boutons, tendroient à diminuer auffi la probabilité d'en être à l'abri.

Mais ce qui prouve d'une maniere encore plus ſenſible que le plus ou le moins de boutons eſt indifférent quant à cet objet ; ce qui fait toucher, pour ainſi dire, au doigt cette vérité, c'eſt la nature même de cette maladie.

La petite Vérole qu'on a par l'Inoculation, eſt l'effet de cet atome de virus qu'on a appliqué à la peau dans l'inſertion.

Celui qui a un ſeul bouton de petite Vérole, tient appliqué à ſa peau le virus contenu dans ce bouton, & il eſt en conſéquence comme inoculé à ce même endroit où il a le bouton; mais inoculé d'une maniere bien plus forte, plus intime & plus

efficace que s'il n'avoit à la peau qu'un atome de virus appliqué par l'Inoculation. Le virus contenu dans ce bouton, eſt né ſur le corps même, il y eſt plus intimement appliqué, en plus grande quantité, & pendant plus long-temps que ne le feroit l'atome de virus appliqué par l'Inoculation.

Si le Sujet étoit donc encore ſuſceptible de l'action du virus variolique, c'eſt-à-dire, s'il pouvoit avoir une ſeconde petite Vérole, il devroit l'avoir du virus contenu dans ce bouton, & le virus contenu dans les boutons de la ſeconde petite Vérole, devroit lui en communiquer une troiſieme, cette troiſieme une

quatrieme, &c. jusqu'à ce qu'enfin il ne fût plus susceptible de l'action du virus variolique, ou qu'il en fût la victime.

Celui qui est couvert de boutons de petite Vérole a sur sa peau une couche, pour ainsi dire, de ce même virus, dont un seul atome peu de jours auparavant lui a donné la maladie qu'il vient d'avoir, & dont un seul atome donnera la petite Vérole à un autre, s'il est appliqué à sa peau, & lui donnera la petite Vérole, & la mort même, s'il est porté par l'air dans ses poumons.

Cependant celui qui est couvert de boutons, quand leur suppuration est terminée, n'éprou-

ve ſur ſa ſanté aucune autre altération que celle qui eſt la ſuite néceſſaire de la maladie paſſée ; & le virus dont il eſt couvert n'a plus aucune action ſur lui.

Si la nature d'un corps étoit telle que le contact d'une ſeule étincelle pût le mettre en feu, qu'on l'eût vu dans cet état de combuſtion, & qu'on vît enſuite ce même corps couvert de flammes ne ſouffrir aucun effet de leur action, n'en être pas même échauffé, ne diroit-on pas que ce corps eſt devenu *incombuſtible*.

On voit qu'un atome de virus variolique appliqué au corps humain, lui donne la petite Vérole, & l'on voit enſuite ce

même corps couvert de ce virus ſans qu'il en éprouve aucun effet, ſans qu'il en ſoit affecté d'aucune maniere; pourquoi ne dira-t-on pas qu'il n'eſt plus ſuſſceptible de l'action du virus variolique, qu'il eſt devenu *invariolable?*

Si cette comparaiſon n'eſt pas juſte dans toutes ſes parties, elle l'eſt aſſez pour autoriſer la conſéquence que j'en tire.

Cette qualité du virus variolique, d'être ſi actif ſur le corps humain la premiere fois qu'il lui eſt appliqué, & de perdre entiérement ſon activité ſur le même corps auſſi-tôt qu'il s'y eſt reproduit & multiplié, cette qualité, dis-je, eſt le point de

vue d'où il faut confidérer la petite Vérole, fi l'on veut entendre quelque chofe de la nature, jufqu'à préfent inconnue de cette finguliere maladie.

Mais ce n'eft pas notre objet ici, que d'entrer dans ces recherches. Il nous fuffit d'en conclure que celui qui a un feul bouton variolique, a toute la petite Vérole dont il eft fufceptible, auffi-bien que celui qui en eft couvert, & que, s'il eft vrai qu'on n'a qu'une feule fois dans la vie cette maladie, tous les deux en font à l'abri également.

Malgré l'évidence de cette vérité, les hommes qui ne veulent pas pefer les preuves fur

leſquelles elle eſt appuyée, ceux qui jugent d'après leurs raiſonnemens plutôt que d'après les faits, le grand nombre enfin ne ſe perſuaderont jamais qu'un bouton a le même effet que dix mille.

Ils approuveront l'Inoculation, & ſans s'appercevoir de leur contradiction, ils craindront une petite Vérole trop abondante, & ils ſeront inquiets après une petite Vérole trop légere. Il ſeroit donc à déſirer, pour la tranquillité de ces perſonnes, que l'Inoculation pût donner une quantité de boutons aſſez grande pour que l'Inoculé ſe croye à l'abri du retour, & aſſez

petite pour n'avoir aucun danger à craindre.

Les régles que je viens de preſcrire tendent à diminuer la quantité des boutons, & celles que je viens de combattre, à l'augmenter.

Si l'on avoit deux Sujets bien ſains & ayant les mêmes diſpoſitions, je crois qu'on pourroit s'engager à donner un petit nombre de boutons & peut-être un ſeul à l'un, & une petite Vérole très-abondante & même confluente à l'autre.

Mon expérience & celle des autres, que j'ai citée dans le cours de cet Ouvrage, m'a montré conſtamment que les Inocu-

lés, traités d'après la méthode que je propose, ont un très-petit nombre de boutons & quelquefois même un seul à l'endroit de l'insertion.

La même expérience m'a fait voir que la méthode que je combats donne presque toujours une petite Vérole abondante, & qu'on peut même la donner confluente en la suivant avec plus de rigueur.

Pour donner une petite Vérole qui ne soit ni trop légere, ni trop abondante, il faudroit donc prendre un milieu entre ces deux méthodes. Mais ce milieu paroît difficile à saisir, & il n'y a point de régles précises qu'un Médecin puisse sui-

vre pour arriver à ce point & ne pas le paſſer.

Un Médecin pourra employer avec ſuccès la préparation ou la maniere d'inſérer le virus, ou le traitement, ou ces trois moyens pour *obtenir* un plus grand nombre de boutons, que le Sujet n'en auroit eu abandonné à la nature ; mais il pourra *obtenir* auſſi une éruption beaucoup plus abondante qu'il ne la deſire, & même des accidens plus graves ; & d'un autre côté, on rencontrera quelquefois des Sujets ſi bien diſpoſés par la nature, que, malgré tous les ſoins du Médecin, ils n'auront d'autre éruption que celle qui ſe fait à l'endroit de l'inſertion.

Si l'on vouloit absolument donner à un Sujet un certain nombre de boutons, je proposerois un moyen dont je ne ferois pas moi-même usage. On n'a qu'à faire l'insertion, par une simple piqûre, en vingt, trente, cinquante endroits, on aura sur chaque piqûre au moins un bouton, & probablement plusieurs autres sur le reste du corps.

Voilà le moyen le moins mauvais que je puisse imaginer pour satisfaire aux préjugés trop communs sur cette matiere ; mais j'avoue que je ne crois pas qu'un Médecin puisse honnêtement faire plus de mal qu'il n'est nécessaire, pour se prêter aux

desirs de ses malades, & je laisse ces pratiques à suivre à ceux qui seront moins scrupuleux que moi.

Pour revenir au vrai, je pense que malgré tous les doutes qu'on peut avoir qu'un seul bouton suffise pour garantir du retour, toute personne sensée suivra la méthode que je propose, au risque de n'avoir qu'un bouton, sauf à se faire réinoculer s'il lui reste quelqu'inquiétude à dissiper. Par cette expérience, on se persuadera bientôt qu'un seul bouton garantit de la petite Vérole, comme on s'en est convaincu en Angleterre, où cette même expérience a été faite un grand nombre de fois.

Mais eſt-il vrai qu'on n'a qu'une ſeule fois dans la vie la petite Vérole ?

Voilà une autre queſtion qui a été bien agitée, ſans qu'elle ſoit encore décidée ; mais par cette même raiſon qu'elle eſt agitée, il eſt évident que ſi la petite Vérole revient, le cas eſt extrémement rare, & ceux qui diſent qu'il eſt fréquent, & qui, dans le même temps, s'expoſent à la contagion ſans crainte & ſans inquiétude, diſent ce qu'ils ne penſent pas, ou ne penſent pas à ce qu'ils diſent.

J'ai traité au long cette queſtion dans mon premier Ouvrage, & j'y renvoye mes Lecteurs.

Je n'ai jamais vu deux fois la petite Vérole bien caractérisée dans le même Sujet ; mais je pense que, quand un certain nombre d'hommes seroient sujets à l'avoir plusieurs fois, l'Inoculation bien conduite sauveroit toujours une grande quantité de victimes de la petite Vérole naturelle, & seroit encore la découverte la plus utile qu'on ait jamais faite pour l'humanité.



## CONCLUSION.

J'ACHEVERAI de remplir le plan que j'ai annoncé, en résumant en peu de mots le petit nombre de vérités qui forme, selon moi, toute la doctrine de l'Inoculation, & en présentant quelques réflexions générales relatives au même sujet.

De tout ce que nous venons de dire, il résulte que la meilleure méthode d'inoculer, & en conséquence toute la Science pratique de l'Inoculation, consiste dans ces trois régles : 1°. choisir un Sujet sain : 2°. appliquer à la peau, sous l'épiderme, un atome de virus variolique bien choisi :

3°. faire respirer l'air frais à l'*Inoculé* pendant la maladie, & procurer de la dissipation à son esprit.

Cette méthode est naturelle, simple, facile, commode & sûre.

Elle est naturelle parce qu'elle dérive de la nature même de la petite Vérole, & parce qu'elle s'offre d'elle-même à toute personne sensée & sans préjugés, quoique sans lumieres & sans instruction, comme elle s'est offerte aux peuples Barbares, chez qui l'Inoculation a été imaginée, & aux meres tendres & timides qui ont voulu mettre leurs enfans à l'abri d'une maladie cruelle, en leur faisant le moindre mal possible.

Elle eſt ſimple parce qu'elle ne conſiſte que dans ces trois régles, & que ces régles ſont ſi claires que tout le monde peut les comprendre.

Elle eſt facile parce que toute perſonne peut la pratiquer, & même qu'une femme, une mere, une nourrice la pratiqueront mieux que le plus grand Médecin. Qui jugera mieux qu'une mere de la ſanté de ſon enfant? Qui lui fera l'inſertion avec plus d'adreſſe? Qui lui cauſera moins de frayeur? Qui portera plus efficacement de la diſſipation à ſon eſprit pendant la maladie?

Elle eſt commode parce que l'Inoculé n'eſt obligé d'interrompre en rien ſon ſyſtême or-

dinaire de vie, ni avant ni après la maladie, (qui mérite plutôt le nom de légere incommodité, & qui ne peut durer que trois ou quatre jours tout au plus, quand l'Inoculation aura le plus mauvais succès;) & parce qu'elle ne demande aucun appareil, aucun secours de l'art, aucun Médecin, aucune dépense.

Enfin, elle est sûre parce qu'on trouve un succès constant dans le grand nombre d'Inoculations que nous sçavons avoir été faites d'après cette méthode, & parce qu'en recherchant l'origine des accidens & des malheurs qui sont arrivés aux Inoculés, on la trouve dans les méthodes opposées.

A cette méthode, on en a ſubſtitué d'autres qu'on n'a pu imaginer qu'après beaucoup de réflexions & de recherches, qui demandent beaucoup d'attention & d'intelligence pour être compriſes, qui ne peuvent être pratiquées que par des gens de l'art, qui exigent beaucoup de ſoins, beaucoup de temps & beaucoup de patience; qui rendent quelquefois la petite Vérole très-grave & même mortelle, & qui ajoutent à la maladie néceſſaire de la petite Vérole d'autres maladies inutiles, mais toujours très-incommodes & quelquefois même dangereuſes, comme ſont toutes celles qui dérivent des ulceres

qui fe forment à l'endroit de l'infertion.

D'après ce feul point de vue, quoique général, d'après cette comparaifon d'une méthode fimple, facile, commode & fûre, avec des méthodes compliquées, difficiles, incommodes & dangereufes, j'avoue qu'il me femble qu'on ne devroit pas héfiter un moment fur le choix.

L'Inoculation même, (& cette raifon auroit dû frapper fes défenfeurs) l'Inoculation, dis-je, ne peut s'établir univerfellement qu'à l'aide de cette fimplicité, de cette facilité, de cette commodité, & fur-tout de cette fûreté qu'elle n'a que dans la méthode que nous avons expofée.

Tant

Tant que cette pratique ne sera pas sûre, elle ne pourra jamais devenir commune, & tous les calculs que l'on fera pour prouver qu'entre deux risques il faut choisir le moindre, ne persuaderont jamais l'universalité des hommes. Un risque prochain, quoiqu'infiniment léger, fera toujours plus d'impression, qu'un risque très-grand, mais éloigné & incertain.

Mais s'il n'y a aucun risque à se faire inoculer, si la maladie que l'on se donne est constamment bénigne, & n'est qu'une *indisposition*, si l'Inoculation, enfin, n'a & ne peut avoir aucun des inconvéniens qu'on lui a reprochés, on voit que

rien ne s'oppofe plus à ce qu'elle foit adoptée univerfellement.

Comme la vérité triomphe enfin de l'erreur, j'efpere qu'un jour la méthode que je viens de montrer fera commune & établie, & qu'on s'étonnera qu'on ait pu la méconnoître ou s'en écarter après l'avoir connue.

On ceffera un jour d'altérer la fanté de ceux qui fe portent bien, fous prétexte de les préparer; on ceffera de former des playes à l'endroit de l'infertion, fous prétexte de donner une iffue à l'humeur variolique; on ceffera d'aggraver la maladie par les fecours ordinaires de l'art, fous prétexte de la gué-

rir ; & alors on cessera aussi de reprocher à l'Inoculation ce qu'il falloit reprocher uniquement à la préparation, ou à la maniere d'insérer le virus, ou au traitement de la maladie. La méthode d'inoculer sera alors telle qu'elle doit être ; tout le monde en profitera, & ce seront les meres & les nourrices qui la pratiqueront.

Quelqu'un se rappellera peut-être alors que c'est la méthode dont je me suis rapproché le premier parmi les Médecins, & que j'ai publiée le premier.

Je trouverai alors dans le bien qui en résultera pour l'humanité, quelque compensation des fautes que j'ai commises ; & dans

la justice qu'on me rendra ; quel-que dédommagement des peines & des chagrins que l'Inoculation m'a causés.

Mais ce temps est encore éloigné. La préparation, la maniere d'insérer le virus, & le traitement que nous avons combattu, sont trop conformes aux préjugés du Public & à l'intérêt des Médecins, pour qu'on puisse espérer de voir bientôt en France ce changement à la méthode actuelle.

Le Public continuera de demeurer attaché à la préparation, en conséquence de l'influence nécessaire que les Médecins ont dans ses jugemens en matiere de Médecine, & par l'influen-

ce, également nécessaire & plus générale, qu'ont les mots sur les opinions.

Préparer veut dire donner les dispositions convenables. Dans tous les cas de la vie, celui qui est préparé est dans une meilleure condition que celui qui ne l'est pas. Or, tout le monde veut être dans la meilleure condition possible pour se faire inoculer, il faut donc qu'on se *prépare*. Si, au lieu de se servir du mot *préparer*, on se servoit de son équivalent, qui est *changer l'état d'un Sujet qui se porte bien*, les hommes n'en seroient pas la dupe: comme si, au lieu du mot *purger*, qui veut dire purifier, ôter quelque chose d'impur &

de malfaifant du corps, on fe fe fervoit de fon équivalent, qui eft porter dans l'eftomac & dans les entrailles quelque matiere contraire à la nature humaine, qui, en irritant ces vifceres, les met en convulfion, dérange leurs fonctions & oblige les matieres qui y font contenues d'en fortir; alors, avant de fe purger, on voudroit conftater l'exiftence de ces matieres impures & malfaifantes, qu'on veut chaffer par la purgation, & il y a toute apparence qu'on fe purgeroit bien plus rarement.

Par des raifons à-peu-près femblables, on voudra avoir des playes à l'endroit de l'infertion, parce que les idées qu'on a d'un

germe qui se développe, d'une humeur variolique qui préexiste en nous, sont pleinement satisfaites par la suppuration de ces playes, qu'on regarde comme un écoulement de cette humeur qui, sans cela, se seroit portée aux autres parties du corps.

Enfin, on continuera de vouloir faire traiter la petite Vérole avec beaucoup de soin, & à invoquer tous les secours de l'art, parce que les malades & ceux qui s'intéressent à eux sont toujours agités d'une inquiétude qui les fait recourir à tout ce qui leur paroît la calmer, parce que l'inquiétude rend docile & crédule, & qu'elle étouffe la voix

de la nature & de la raison.

D'un autre côté les Médecins continueront de préparer ; ils feront même toujours de la préparation la partie essentielle de l'Inoculation. Ils la feront regarder comme le plus grand avantage qu'a la petite Vérole inoculée sur la naturelle, & ils voudront toujours plus ou moins préparer, ou feindre de préparer ; ils continueront de vouloir des playes, parce que ces playes demandent les soins & l'assistance de l'Inoculateur pendant deux ou trois semaines après la fin de la maladie, comme la préparation deux ou trois semaines avant l'arrivée de la maladie.

Enfin, ils continueront, com-

me ils ont toujours fait, de traiter la petite Vérole avec beaucoup d'appareil, parce que les régles que nous avons données pour le traitement sont trop simples, laissent trop à faire à la nature & trop peu à l'art, &, puisqu'il faut le dire, parce que sans la préparation, l'incision & le traitement, on se passeroit de Médecin pour inoculer.

Je n'ai pas une assez mauvaise opinion des hommes pour croire que tous les gens de l'art se conduisent ainsi volontairement & en pleine connoissance de cause : mais l'intérêt personnel meut le cœur en se cachant, & il est malheureusement vrai que l'intérêt des Médecins

eft de conferver encore l'ancienne pratique.

Il eft de l'intérêt du Médecin de traiter les maladies felon les préjugés reçus. En s'écartant des routes communes, il eft perdu s'il arrive quelqu'accident; & s'il a des fuccès, on les attribue au hazard & à la bénignité de la maladie ; au lieu qu'en traitant le malade felon les régles on n'a rien à lui dire.

Il eft de l'intérêt de l'Inoculateur que l'Inoculation ne foit pas une pratique fi fimple & fi facile, que tout le monde puiffe s'y livrer. Il eft de fon intérêt qu'elle foit regardée comme demandant de grands foins & de grandes connoiffances.

Il eſt de l'intérêt de l'Inoculateur que la maladie qu'on a par l'Inoculation, ſoit plutôt un peu forte que trop légere. Il eſt aiſé de perſuader que l'Inoculé étoit près d'avoir la petite Vérole naturelle, qu'il en ſeroit probablement mort, & qu'il doit ſa vie à l'Inoculation. Plus l'on a ſouffert, plus vive eſt l'idée qu'on ſe forme du danger qu'on a couru & de la petite Vérole dont l'Inoculation garantit, & plus grande eſt la reconnoiſſance qu'on a pour le Médecin.

Généralement parlant, un Médecin n'obtient point de reconnoiſſance de ſon malade pour le mal qu'il ne lui a pas fait,

& le malade ne croit lui en devoir aucune. Si un Médecin éclairé abandonne à la nature une maladie qui se guérit d'elle-même, le malade remercie la nature & non le Médecin. Si, au contraire, on a fait usage de quelques secours de l'art, quelque foible & quelque bisarre, quelqu'incommode, quelqu'inutile que le remede ait été, c'est à ce secours & au Médecin qui l'a administré qu'on se croit redevable de la guérison. Voilà le grand appui de la mauvaise Médecine; voilà ce qui la perpétuera parmi les hommes, & ce qui conservera encore quelque tems une mauvaise méthode d'Inoculer.

F I N.